

Lettre aux Communautés

LAC



Engagez-vous !

Il n'y a plus de temps à perdre

Me voici

Élie, la conversion de l'engagement

Lettre aux Communautés

LAC

La *Lettre aux communautés*, revue trimestrielle de la Communauté Mission de France, est un lieu d'échanges et de communication entre les équipes et tous ceux, laïcs, prêtres, diacres, religieux et religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Église, en France et en d'autres pays.

Elle porte une attention particulière aux diverses mutations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Église à Église en sorte que l'Évangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origines diverses: témoignages personnels, travaux d'équipe ou de groupe, études théologiques, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi.

Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer que la foi au Christ donne sens à l'avenir de l'homme. ■



Sommaire

- 5 | ÉDITORIAL
S'ENGAGER**
Gersende de Villeneuve
- 10 | S'ENGAGER DANS
UNE SOCIÉTÉ « LIQUIDE »**
Nicolas Renard
- 15 | EN COUPLE AUJOURD'HUI**
Christophe Giraud
- 19 | L'ADOPTION,
QUELS DÉPLACEMENTS !**
Emmanuelle et Jean-Philippe Landru
- 24 | UNE ÉGLISE ÉVANGÉLISÉE
PAR LES PAUVRES**
Marie-Agnès Fontanier
- 33 | ANCRAGE ET COHÉRENCE**
Sarah et Fabrice Felten
- 37 | IL N'Y A PLUS DE TEMPS
À PERDRE**
Olivier Thouret
- 41 | SYNDICALISTE, UNE
MANIÈRE D'ÊTRE DANS LE
MONDE**
Étienne Mahieu
Propos recueillis par Emmanuelle Pirat
- 45 | DÉFIS ET PERSPECTIVES
EN LYCÉE PROFESSIONNEL**
Jean-Baptiste Bertin
- 49 | S'ENGAGER, C'EST FAIRE
VIVRE SA LIBERTÉ**
Estelle Bobineau
- 53 | LA LIBERTÉ
À LA SUITE DU CHRIST**
Isabelle Le Bourgeois
Propos recueillis par Bernard Michollet
- 61 | ME VOICI**
Antoine Desdouits
- 66 | ÊTRE PRÊTRE
LÀ OÙ JE NE M'Y
ATTENDAIS PAS**
Thierry Sauzay
- 70 | LE CHOIX
DE LA VIE MONASTIQUE**
Frère Jean-Louis Verstrepen
- 75 | ÉLIE, LA CONVERSION
DE L'ENGAGEMENT**
Benoît Blin
- 80 | L'« AUTO-DONATION »
DE DIEU**
Bernard Michollet
- 88 | UN LIVRE, UN AUTEUR
Joachim Boufflet,
*Impostures mystiques***
- 90 | RÉSONANCES
C'est l'amour
qui fait les missionnaires**
Dominique Fontaine

Éditorial

S'engager

Gersende de Villeneuve

En réfléchissant à cet édito, j'ai imaginé une épreuve de philo qui poserait cette question : peut-on vivre sans s'engager ?

Il faudrait bien sûr commencer par définir ce qu'est s'engager. J'aime les mots, leur étymologie, leur sonorité et les escaliers qu'ils nous permettent de gravir. Ayant vécu quelque temps en Grande-Bretagne, j'ai pensé à l'adjectif *engaged* qui signifie « fiancé.e ». En français également, l'engagement renvoie implicitement à la notion de confiance, qui partage sa racine *fides* avec « foi », ainsi qu'avec « fiançailles ».

S'engager, c'est prendre le risque de l'autre, avec ou sans majuscule. C'est donc un pari. Pari d'autant plus audacieux dans une société liquide où les frontières sont floues et l'avenir tellement incertain. La société liquide évoque l'impermanence, l'éphémère, le précaire et le fait que tout se vaut. Le liquide a en effet la propriété du nivellement horizontal : pas de sommet, pas de vertical... et par conséquent pas de transcendant. Dans une société liquide, la mobilisation ponctuelle détrône l'engagement durable ; ce constat vaut particulièrement pour les

**DANS UNE SOCIÉTÉ
LIQUIDE, LA MOBILISATION
PONCTUELLE DÉTRÔNE
L'ENGAGEMENT DURABLE.**

jeunes générations. Comment en blâmer cette jeunesse dont on a volé le futur ? C'est sur cette première réflexion à spectre large, initiée par Nicolas Renard, que nous ouvrons ce cahier.

Christophe Giraud saisit la balle au bond et continue de scruter la jeune génération, sur un volet intime cette fois. Comment fait-on couple aujourd'hui ? Le *situationship* est un pur produit de la société liquide. À l'heure de la profusion d'offres de rencontres en ligne, il est question de pathologie de l'engagement, car choisir c'est renoncer. Le besoin d'une vie conjugale stable avec un partenaire est-il pour autant menacé ? Le sociologue nous offre d'intéressants éléments de réponse.

Qui dit couple dit implicitement famille et celle-ci peut revêtir bien des visages. Existe-t-il choix d'engagement plus radical que celui de mettre au monde des enfants ou d'en adopter ? Notre société a beau être celle de la consommation, il n'existe aucune formule « échangé ou remboursé », on en prend pour perpète ! Emmanuelle et Jean-Philippe Landru lèvent le voile avec réalisme, tendresse et espérance, sur leur expérience hors du commun.

Continuons avec la radicalité – qui pourrait être un fil rouge de notre réflexion –, celle de se laisser convertir par la parole des plus pauvres et plus faibles d'entre nous. Marie-Agnès Fontanier rappelle l'intuition prophétique de Diaconia 2013 et l'invitation qui nous est faite : changeons de paradigme, inversons notre regard. De notre bonne

L'ÉGLISE SE
LAISSERA-T-ELLE
ÉVANGÉLISER PAR
LES PAUVRES ?

conscience d'agir pour les pauvres, laissons-nous enseigner et relever par eux ! L'Église se laissera-t-elle évangéliser par les pauvres ? Cet enjeu pourrait déterminer son avenir...

Goethe, l'écrivain allemand né il y a près de trois siècles, nous offre une perspective d'une étonnante modernité, proche de « l'énergie suit la pensée » reconnue comme vérité contemporaine.

Sarah et Fabrice Felten, porteurs de puissantes valeurs éthiques, ne cessent de questionner les modalités d'une vie cohérente, tant dans leur vie familiale que professionnelle et citoyenne. Leur ancrage se situe dans un petit village dévitalisé de la plaine des Vosges, où tout est à construire.

Olivier Thouret s'interroge lui aussi sur la justesse de l'attitude chrétienne : l'urgence de la crise écologique ne justifie-t-elle pas une certaine radicalité ? L'Évangile n'est-il pas, d'ailleurs, un message profondément radical ? Notre planète part à la dérive et il n'y a plus de temps à perdre pour que chacun puisse vivre debout !

Ce n'est pas à la Mission de France que l'on dénigrerait le syndicalisme comme manière d'être au monde ! Laurent Mahieu partage son expérience à la CFDT et son constat sur l'évolution des modalités d'engagement. Mandats et responsabilités s'étiolent, mais collectifs et réseaux fleurissent. On se mobilise aujourd'hui autour de causes, sans attachement à une structure particulière.

Si le travail n'est pas toujours synonyme de choix et d'épanouissement, il en va de même en amont pour les jeunes qui se retrouvent en lycée professionnel. Et cela concerne un lycéen sur trois. L'enjeu est donc immense pour que ce temps de formation tende vers l'esprit d'entraide et l'expérience d'un vivre ensemble constructif.

Et s'engager avec la Mission de France, qu'est-ce que cela signifie, qu'est-ce que cela change ? Estelle Bobineau analyse le cheminement parcouru pour

poser cet acte à la fois si personnel et si collectif. « L'engagement, signifié par un geste symbolique, est le signifiant de ma liberté qui s'exprime. »

Isabelle Le Bourgeois, ancienne femme d'affaires aujourd'hui religieuse, psychanalyste, aumônière auprès de prisonniers, évoque la foi qui engage, le désir de suivre le Christ qui met en route. Mais aussi la nécessité pour l'Église de se questionner sur sa posture, ses actes, ses jugements, ses condamnations ainsi que sur les modalités d'engagement qu'elle propose. La liberté est au cœur de l'engagement, mais nécessite la confiance pour se déployer. Triptyque vertueux.

« Me voici » est la réponse qu'apporte Antoine Desdouits comme expression de son discernement et de sa liberté. Un appel, puis un plongeon, pour découvrir dans les profondeurs les trésors de la foi. Si son engagement inclut certains renoncements, Antoine ne s'en sent pas amoindri, mais augmenté et renforcé.

Thierry Sauzay se réjouit de la diversité des modes d'exercice du ministère presbytéral et de la liberté d'expression des trois signes de ce ministère. Si Antoine utilise l'image du plongeur, Thierry recourt à celle de l'ascension en montagne. Au sens figuré comme au sens propre, car c'est en tant qu'accompagnateur sur les sentiers de haute randonnée qu'il déploie pleinement sa vocation de pasteur.

Frère Jean-Louis s'appuie quant à lui sur la radicalité de son engagement comme bénédictin à la Pierre-qui-Vire pour guider les jeunes face à la multiplicité des choix auxquels ils sont confrontés. Crainte de renoncer à l'infini des possibles, diktat de la performance, besoin de maîtriser le tout de sa trajectoire... bien des jeunes se sentent anesthésiés par le risque inhérent à tout choix. Il faudrait toutes les certitudes de réussite pour s'engager.

Benoît Blin convoque la figure d'un prophète qui nous ressemble par bien des aspects. Élie nous est si proche par son zèle maladroit et la parole de Dieu qu'il détourne à son profit ! Benoît scrute les conséquences de ce détournement. L'idolâtrie n'est jamais loin de notre ardeur à bien faire. L'épopée d'Élie à travers le *Livre des Rois* nous offre la réponse d'un Dieu pédagogue, empli d'humour et de tendresse pour ses créatures, opposant à nos démonstrations de puissance sa voix de fin silence.

Nommer Dieu c'est déjà risquer de mettre la main sur l'Au-delà-de-tout, nous rappelle Bernard Michollet. La rencontre au Buisson Ardent révèle un « Je Suis » indéfinissable qui est promesse, ouverture à l'avenir. Ce « Je Suis » est également le *Logos* qui devint chair pour habiter parmi nous, engagement libre, gratuit, inconditionnel offert à tout homme. Ce don, cette alliance, transforme notre vie de misère en vie de plénitude. Merveilleuse et inépuisable méditation...

Le livre qu'a choisi de nous présenter Bernard Michollet n'est pas si éloigné des trébuchements d'Élie. La mystique est le lieu de beaucoup de tentations et de perversions !

C'est une résonance comme un envoi que nous propose Dominique Fontaine, avec la figure si humble, fraternelle et prophétique, de Madeleine Delbrêl.

Éclairés par la lecture de cette *LAC*, que répondriez-vous désormais à la question posée en préambule : peut-on vivre sans s'engager ? ■

Prochain thème abordé :
LAC 321 : « Écouter la Parole »



S'engager dans une société « liquide »

Nicolas Renard

« Une société liquide », c'est l'expression créée par le sociologue anglo-polonais Zygmunt Bauman pour désigner une société où tout se renouvelle constamment, où les êtres et les choses se transforment en permanence¹. Peut-être y a-t-il là une clé qui permet d'éclairer les changements qui se produisent dans la façon de s'engager aujourd'hui.

Une évolution déconcertante

Nous vivons en effet un bien étrange paradoxe. D'un côté nous pouvons avoir le sentiment d'un recul général de l'engagement : la mobilisation faiblit dans les organisations syndicales, politiques ou religieuses. Les personnes, et particulièrement les jeunes, peinent à s'engager dans la durée et, même si la vie associative reste riche, il n'est pas toujours facile de trouver des responsables

ILS NE VEULENT
PAS S'ENGAGER
ET ENGAGER DES
ENFANTS DANS
UN MONDE SANS
PERSPECTIVE.

de clubs sportifs ou d'associations culturelles locales. Le nombre de mariages diminue et des jeunes font aujourd'hui le choix volontaire et raisonné de ne pas avoir d'enfant. Ils ne veulent pas s'engager et engager des enfants dans un monde sans perspective. De même qu'ils ne

1. Zygmunt Bauman, *La vie liquide*, Fayard, collection « Pluriel », 2013.



À PROPOS DE L'AUTEUR

Nicolas est laïc, membre de la communauté Mission de France, dans l'équipe « Précarité ». Aujourd'hui retraité, il a été principal d'un collège en banlieue parisienne.

se précipitent plus dans un engagement professionnel à long terme. Les CDI n'exercent plus le même attrait qu'il y a trente ans et beaucoup ne craignent pas d'enchaîner des contrats courts.

Mais en même temps nous assistons assez régulièrement à des mobilisations importantes. Pensons par exemple au mouvement suscité par la réforme des retraites, aux manifestations consécutives aux attentats terroristes ou encore aux applaudissements en direction du personnel hospitalier au début de la pandémie. Les jeunes ne sont pas à l'écart de ce type de mobilisation. On le voit par exemple à l'occasion des manifestations qui se sont déroulées à l'initiative de Greta Thunberg ou encore dans les Journées mondiales de la jeunesse en présence du pape. Ces manifestations peuvent présenter un caractère national ou mondial, mais aussi local, pour défendre une entreprise ou empêcher la construction d'une autoroute. Ces mobilisations peuvent ne pas durer longtemps mais elles témoignent d'une forte implication des participants.

Comment comprendre ces mouvements contradictoires au sein de notre société ?

Une société « liquide »

C'est ici que le concept de société « liquide » peut être éclairant. L'analyse de Zygmunt Bauman nous aide à saisir les mutations que traverse notre société. Une société liquide, c'est une société du mouvement perpétuel, une société où le précaire et l'éphémère ont pris le pas sur le durable.

On le voit à l'évidence dans le domaine de la consommation. Nous sommes sollicités pour renouveler de façon constante tous les objets de notre environnement, vêtements, téléphone ou voiture par exemple. À moins d'apparaître « ringard », il faut savoir être équipé d'un matériel récent qui intègre les dernières performances techniques.

Mais c'est aussi vrai dans le domaine de l'économie. Les capitaux circulent et les entreprises deviennent elles aussi éphémères comme on le constate par

exemple dans la distribution. Et en parallèle, les métiers se transforment en partie en raison de nouvelles technologies et de nouvelles organisations. De nouveaux métiers apparaissent et peu de gens feront désormais le même métier tout au long de leur vie.

Le même phénomène se constate dans les relations humaines ou dans la famille. La cellule familiale traditionnelle est remise en question, les divorces

LES LIENS
INTIMES ET
SOCIAUX SONT
DÉSORMAIS
MARQUÉS PAR
LA PRÉCARITÉ .

se multiplient et on voit surgir de nouvelles formes de vie commune. La famille recomposée ne fait plus exception. Les liens intimes et sociaux sont désormais marqués par la précarité. Les réseaux sociaux contribuent à ces évolutions.

L'information n'est pas en reste, qui communique en permanence sur tout en temps réel. Nous sommes enveloppés d'une nébuleuse de nouvelles qui nous renseignent sur les derniers événements survenus dans toutes les parties du monde.

Le monde change et il le fait à un rythme de plus en plus rapide. C'est ce que montre le sociologue allemand Hartmut Rosa dans son gros ouvrage *Accélération*². C'est cette nouvelle façon de vivre le temps qui permet au sociologue de comprendre la dynamique de la modernité.

Cette accélération se produit de façon inégale et certains restent à l'écart du mouvement comme on peut le voir dans certaines régions en perte de vitesse. Mais une large partie de la population s'inscrit dans ce mouvement continu.

Se projeter dans un avenir incertain

Comment l'engagement peut-il se vivre dans ce monde de l'éphémère et du mouvement perpétuel ? Sûrement pas de la même façon que dans des sociétés bénéficiant d'un environnement beaucoup plus stable.

2. Hartmut Rosa, *Accélération, une critique sociale du temps*, La Découverte, 2013.

Que signifie alors s'engager ? Il s'agit de se projeter dans un avenir. À partir de l'environnement dans lequel nous nous trouvons, nous imaginons une façon d'être dans le futur qui tienne compte de ce que nous sommes, de nos expériences et de nos valeurs. Tout engagement comporte une part d'imprévisibilité et de risque mais nous en savons assez pour nous représenter dans un avenir particulier. S'engager, ce n'est pas seulement conserver l'existant tel qu'il est. C'est faire une projection sur ce qu'il pourrait être et sur le rôle que nous pourrions y jouer, sur la façon de nous y inscrire.

On comprend dès lors que les conditions créées par un monde « liquide » transforment assez radicalement la façon dont peut se vivre l'engagement. Nous avons souligné la part d'inconnu dans toute forme d'engagement. Mais la société de l'éphémère dans laquelle nous vivons bouscule tous les repères et bien malin qui peut dire ce que nous vivons à échéance de dix, vingt ou trente ans. Comment imaginer de se projeter à long terme ? Dans quel univers relationnel, professionnel ou social vivons-nous alors que tout va si vite ? Dans un combat d'aujourd'hui je me mobilise avec des acteurs clairement identifiés autour de finalités claires. Qu'en sera-t-il de ce combat à une échéance un peu distante, quand les enjeux et les acteurs se seront transformés ?

MAIS LA SOCIÉTÉ
DE L'ÉPHÉMÈRE
DANS LAQUELLE
NOUS VIVONS
BOUSCULE TOUS
LES REPÈRES .

Et le phénomène s'amplifie dans un monde menacé par le changement climatique. L'éco-anxiété s'alimente de tout ce que véhiculent les médias sur les risques qui pèsent sur notre environnement. L'avenir peut sembler bouché.

Une nouvelle temporalité

L'engagement à long terme devient ainsi problématique. Il peut sembler illusoire ou inconscient de faire une promesse pour la vie. En revanche, de forts engagements sont possibles sur le court terme dans un combat clairement identifié. La temporalité de l'engagement a changé. On peut se mobiliser sur une cause à court terme dans la mesure où on en perçoit les tenants et

les aboutissants. Lutter contre la suppression d'emplois ou d'un site industriel n'est pas la même chose que s'engager sur le long terme au sein d'une structure syndicale pour défendre les salariés. Se mobiliser pour empêcher la construction d'une méga-bassine jugée nuisible n'est pas la même chose que prendre une responsabilité à long terme dans une organisation écologique.

D'aucuns déplorent que les jeunes ne s'engagent plus. Certes, la consommation ou la communication sur les réseaux sociaux peut enfermer certains jeunes sur eux-mêmes, mais il ne faut pas en conclure à une démobilisation

ON PEUT S'ENGAGER
DÉSORMAIS SUR
DES PERSPECTIVES
COURTES QU'ON
MAÎTRISE.

générale de la jeunesse. Les formes de l'engagement changent mais beaucoup font des choix exigeants dans le court terme.

Que la mobilisation dans des engagements longs dans la vie ait perdu de son attrait ne signifie donc pas que toutes les formes d'engagement sont atteintes. On peut s'engager désormais sur des perspectives courtes qu'on maîtrise.

Faut-il déplorer cet état de fait ? Il est vrai que cette situation est frustrante au regard des besoins d'organisations qui nécessitent de la stabilité pour intervenir efficacement dans le long terme. Il est vrai aussi que l'action sur le court terme ne satisfait pas notre désir justifié de visibilité sur l'avenir. Nous risquons de ne plus disposer d'organisations assez puissantes pour intervenir sur les mutations à venir, et cela peut être, à juste titre, source d'angoisse.

Mais il faut admettre que les modifications de notre environnement produisent de nouvelles temporalités de l'engagement avec lesquelles il faut compter. Ce qui apparaissait naturellement comme des engagements à vie peut être remis en question. C'est le cas dans l'Église. Il faut admettre que d'autres formes d'engagements sont possibles dans la politique, la vie syndicale ou culturelle. C'est moins confortable peut-être. Mais ce peut aussi être une richesse qu'il faut savoir exploiter. ■

En couple aujourd'hui

Christophe Giraud

Depuis quelques mois, un nouveau terme est apparu dans les médias. *Situationship* désigne des relations sentimentales dont la définition reste floue pour ses participants. « Suis-je en couple avec le partenaire avec lequel je sors depuis déjà quelques mois ? Ou bien n'est-ce qu'une aventure qui ne débouche sur aucune perspective conjugale ? » Ce trouble dans la définition des relations ne cesse d'interroger.

Trouble dans les relations

Les parents, tout d'abord, peuvent souhaiter justement des précisions sur la nature de la relation, et trouver leur enfant évasif, peu pressé de répondre, flou sur ce qu'il partage avec son ou sa petite amie, et sur la suite de l'histoire. « Au même âge, quand on aimait, on vivait tout de suite ensemble, on se mariait. Pourquoi hésiter ? », rétorquent parfois les parents. Aujourd'hui tout semble plus compliqué.

AU MÊME ÂGE,
QUAND ON AIMAIT,
ON VIVAIT TOUT
DE SUITE ENSEMBLE,
ON SE MARIAIT.
POURQUOI HÉSITER ?

Les jeunes, ensuite, se sentent aussi désarçonnés. « Est-ce que mon histoire va durer ? Si oui, est-il ou est-elle prête à vivre avec moi ? Et moi-même qu'est-ce que je ressens pour lui ? Est-ce que je l'apprécie suffisamment pour

À PROPOS DE L'AUTEUR

Christophe Giraud est professeur de sociologie à l'Université Paris Cité et chercheur au CERLIS (Centre de recherche sur les liens sociaux).

continuer à être avec lui ? Pour vivre avec lui ? » Toutes ces questions peuvent plonger dans des abîmes de réflexion.

Les sociologues qui étudient ces formes de vie intime s'interrogent eux aussi : Eva Illouz, dans *Pourquoi l'amour fait mal* (2012), les interprète comme le signe d'une « pathologie de l'engagement ». Les sites ou applications de rencontre peuvent nous mettre en contact avec un nombre infini d'autres personnes qui cherchent à faire des rencontres. Après avoir précisé nos critères pertinents,

DEVANT UNE
TELLE PROFUSION
DE PARTENAIRES
POTENTIELS,
COMMENT CHOISIR ?

les algorithmes nous proposent de choisir des individus dans une classe d'individus tous équivalents. Devant une telle profusion de partenaires potentiels, comment choisir ? Illouz insiste sur l'impossibilité des individus à se décider devant un grand éventail de produits, tous similaires. Sans émotion forte,

difficile de faire un choix. Les individus commencent alors des histoires dans lesquelles ils ne savent pas quoi ressentir et dans lesquelles ils ne parviennent pas à savoir s'ils doivent s'engager pour de bon.

Un autre élément troublerait la capacité des personnes à s'engager : la déconnexion désormais nette entre sexualité et conjugalité. Les applications de rencontre permettent de favoriser les contacts entre personnes qui veulent partager des moments sexuels éphémères. Comme le montre Jean-Claude Kaufmann dans *Sex@mour* (2010), pas besoin d'éprouver des sentiments pour un partenaire d'un soir qu'on ne reverra pas. Partager du sexe n'implique en rien qu'on veuille nouer une relation avec le partenaire. Encore moins faire couple. Les promesses d'un accès facile et illimité à la sexualité, d'avoir des partenaires successifs toujours plus variés, potentiellement meilleurs que les précédents, rendent difficile le choix de se fixer sur un partenaire unique et stable.

L'exigence d'être aimé pour soi-même

Pourtant, ces conclusions nous paraissent bien pessimistes au regard des pratiques intimes réelles des personnes que nous avons interrogées dans

L'amour réaliste (2017). Si les jeunes adultes vivent bien ces situations d'incertitude, à partir du moment où ils sont actifs, ils continuent massivement à être en couple stable, à vivre sous le même toit avec leur partenaire, à faire des enfants. Ils divorcent certes plus que les générations précédentes, mais ils ont au moins vécu ensemble pendant un certain nombre d'années. La promesse d'une profusion de partenaires sexuels, facilement accessibles, n'a pas tari le besoin d'une vie conjugale stable avec un partenaire. Le couple cohabitant, modèle de vie aujourd'hui très contesté pour l'inégalité qu'il fait vivre aux femmes, reste attractif dans la mesure où il permet un service relationnel spécifique : les personnes en couple sont aimées pour elles-mêmes, reconnues en tant que « personnes » singulières, dans les différentes dimensions de leur vie et pas seulement en tant que bon partenaire sexuel.

Cette exigence d'être aimé pour soi-même, d'être aimé de façon authentique a plusieurs implications fortes sur la vie privée : de par la multiplication des opportunités de rencontre, les expériences antérieurement vécues rendent les individus plus prudents vis-à-vis des sentiments qu'ils éprouvent. Loin d'être désabusés ou cyniques, ils continuent à chercher l'amour mais le font de façon plus lente, plus progressive. Ils se méfient des jugements trop rapides (ils refusent le modèle de la rencontre « coup de foudre ») et prennent davantage le temps de jauger leurs sentiments pour un partenaire et d'évaluer les sentiments que celui-ci a pour nous. Être certain que l'on est amoureux prend plus de temps, suppose une longue période de fréquentations. C'est une période d'incertitude où l'on ne se prononce pas sur ce qu'on ressent, ce qu'on est prêt à vivre à deux. Les *situationships* constituent donc surtout une phase de découverte de deux partenaires, de fréquentation, où chacun s'interdit de décider trop rapidement s'il veut être en couple ou pas, car chacun souhaite un engagement sûr, authentique, raisonné et pas aveugle, impulsif ou par conformisme. Prendre son temps avant de se décider est même souvent un conseil donné par les parents à leur enfant qui a commencé une histoire avec quelqu'un.

LES EXPÉRIENCES
ANTÉRIEUREMENT
VÉCUES RENDENT
LES INDIVIDUS PLUS
PRUDENTS VIS-À-
VIS DES SENTIMENTS
QU'ILS ÉPROUVENT.

Une autre implication de cette exigence d'authenticité, c'est l'obligation d'être toujours honnête avec son partenaire : les individus anticipent aujourd'hui que le divorce, la séparation est possible quand l'amour n'est plus présent dans la relation. Pour cette raison, les individus s'engagent à rester honnêtes vis-à-vis de leur partenaire, à travailler à ce que le couple fonctionne, mais ils refusent de promettre une union pour la vie.

Si l'on compare les nouvelles unions de couple à celles des années 1950, on ne peut que déplorer une « pathologie de l'engagement » dans la mesure où elles peuvent se briser si l'amour n'est plus là. L'engagement est conditionné à la continuité des sentiments et pas à une promesse faite au moment du mariage. Mais cette exigence d'authenticité qui ralentit la mise en couple et fragilise les unions est une exigence morale d'un autre type. C'est un engagement qui vise à assurer la bonne qualité de la relation conjugale. ■

L'adoption, quels déplacements !

Emmanuelle et Jean-Philippe Landru

Après une première partie où Emmanuelle et Jean-Philippe ont raconté l'histoire de leur famille et l'adoption de leurs trois filles (que vous pouvez consulter sur le site de la CMdF), ils expliquent pourquoi l'éducation de leurs enfants a été et est pour eux un véritable engagement.

Dans le dictionnaire, s'engager c'est se lancer, sous-entendu sans avoir forcément mesuré vers où on va. L'image qui vient en tête, c'est Pierre qui tente maladroitement de suivre le Christ marchant sur l'eau et qui va rapidement couler à pic avant d'être relevé par le Seigneur. Il y a de cela dans notre famille, et notre projet d'adoption totalement fou.

Dieu nous confie nos enfants

Le 28 avril 2005 est le premier jour du reste de notre vie. Ce jour-là, nous revenons chez nous, dans l'Isère, avec trois princesses adoptives éthiopiennes inconnues de 2, 4 et 6 ans, qui étaient encore à Addis 24 heures auparavant ; et nous nous retrouvons à la maison avec nos deux garçons biologiques âgés respectivement de 11 ans ½ et 10 ans. Quelle drôle de famille ! Aujourd'hui, 18 ans ½ après, quand nous observons le chemin parcouru, nous rendons grâce et constatons combien, dans cette aventure, nous n'avons pas



À PROPOS DES AUTEURS

Emmanuelle et Jean-Philippe Landru sont mariés depuis presque 35 ans et ont 5 enfants. Ils habitent dans l'Isère et sont en équipe de mission « Colibris ».

été seuls : l'Esprit Saint était là, mais aussi les parrains et marraines de nos enfants, les amis et les équipes Didyme (au moment de l'adoption) et Colibris (à partir de 2010). Avoir des enfants, tenter de les éduquer, de les faire grandir, de leur donner le meilleur de nous-mêmes est une vraie profession de foi, dans le sens de communion. C'est impossible de le faire sans un réseau familial, amical, et il faut toute une communauté, un village disent les Africains, pour prendre soin d'un enfant.

Et pourtant cela ne fut pas simple. Il ne faut pas idéaliser l'adoption ! C'est une greffe sauvage, et il y a de la violence dans ce déracinement subi(t). Il faut des années d'affection, de douceur pour cicatriser la blessure. Nous

AVOIR DES ENFANTS ,
TENTER DE LES
ÉDUQUER, DE LES
FAIRE GRANDIR ,
DE LEUR DONNER LE
MEILLEUR DE NOUS -
MÊMES EST UNE VRAIE
PROFESSION DE FOI .

avons essayé d'être attentifs à respecter leur mémoire, leur fragilité, à les rendre les moins dépendantes possible de leurs parents adoptifs. De même, Jean-Philippe se souvient qu'il a mis du temps avant de se dire que celles qu'il tenait par la main, c'étaient ses filles. L'apparementement est un long processus d'un côté comme de l'autre...

« Vos enfants ne sont pas vos enfants » dit Khalil Gibran. Quelle magnifique parole ! L'expérience de l'adoption nous a convaincus que nous ne devons pas nous approprier « nos enfants », qui n'appartiennent en réalité qu'à eux-mêmes et à Dieu. Il nous les confie pour les faire grandir et devenir des adultes responsables, debout. Nous prenons souvent cette image : les parents, c'est une piste de décollage.

L'engagement à faire grandir

Pour nos trois filles « extraordinaires », nous tâchons d'être dans cette même logique : notre souci constant a été, et est encore aujourd'hui, de les rendre autonomes, malgré leur vulnérabilité et les étiquettes qui leur collent à la peau (déficience, handicap). Nous avons d'ailleurs mis beaucoup de temps à

accepter de nommer leur déficit intellectuel du nom de « handicap ». Et elles, encore plus ! Et dans le même temps, nous avons essayé d'être attentifs à préserver leur sensibilité extrême, leur beauté, à inventer des gestes, des paroles, un cocon davantage soucieux de la différence de l'autre. Nous avons tendu une corde entre autonomie et protection, et nous marchons au-dessus du vide !

Pour Emmanuelle, « cette préoccupation parentale éducative a préparé le terrain à une attention aux autres qui demande une énergie considérable et la foi chevillée au corps. Mais le sourire et l'allant de nos filles nous invite à persévérer, à avoir confiance car elles sont fécondes à leur manière et apportent du bonheur autour d'elles. Pour moi, le "prendre soin" des autres est ma seule manière d'habiter le monde : c'est parce que je suis convaincue que l'autre m'apprend qui je suis, que j'ai un besoin permanent d'être en lien avec d'autres et mon Créateur... ».

« C'EST PARCE QUE
JE SUIS CONVAINCUE
QUE L'AUTRE M'APPREND
QUI JE SUIS, QUE
J'AI UN BESOIN
PERMANENT D'ÊTRE
EN LIEN AVEC D'AUTRES
ET MON CRÉATEUR. »

De son côté, cette expérience de compagnonnage du handicap a donné envie à Jean-Philippe de devenir bénévole à l'AFIPH (Association familiale de l'Isère accompagnant des personnes handicapées), la grosse association de l'Isère prenant en charge 4 500 personnes. Investi depuis cinq ans, il en est depuis un an le secrétaire général.

Il y a encore beaucoup de défis à relever dans la société française pour parvenir à réellement intégrer les personnes en situation de handicap mental. On parle beaucoup d'inclusion, mais derrière ce grand principe, il y a parfois une hypocrisie : ce peut être un moyen pour l'État de faire des économies et, si l'on ne prend pas en compte leur spécificité, cela peut générer chez elles une grosse souffrance.

Par ailleurs, nous ne sommes pas sans questionnement éthique : comment garantir à nos filles « extra-ordinaires » une vie affective et sexuelle

épanouie, sans risquer de la part de leur conjoint une emprise, une domination qui entrave leur créativité, leur liberté d'aller et venir ? Comment leur permettre de connaître un jour le bonheur de la maternité, alors qu'il n'est pas sûr qu'une fois l'enfant au monde elles puissent réellement s'en occuper sur du long terme ?

Notre famille, c'est la planète !

En conclusion, nos filles sont hors normes et ont plusieurs « spécificités » qui pourraient nous faire craindre leur rejet : femmes, black, nées à l'étranger, adoptées, handicapées, malades, précaires, vulnérables, ayant une grande singularité affective... Leur vie n'est pas un long fleuve tranquille. La nôtre non plus. Mais nous sommes encore et toujours là, à leur côté. Et nous le serons jusqu'au bout. Tout simplement parce que s'engager, c'est se déplacer ensemble et partager une même trajectoire. Un déplacement affectif, physique, mental, spirituel qui nous a fait parcourir 5 800 km, de Debre-

S'ENGAGER, C'EST
SE DÉPLACER ENSEMBLE
ET PARTAGER UNE MÊME
TRAJECTOIRE.

Markos à Saint-Jean-de-Moirans, expérimentant dans notre chair, dans notre famille, que oui, vraiment, « tout est lié », ce qui se passe en Afrique et ce qui se vit en Europe. Et que s'engager dans la logique

Laudato si' c'est considérer que tout humain où qu'il se situe est de ma famille. Nous aimons cette formule que nous nous sommes appropriée : « Notre famille, c'est la planète ! » Là est notre profond engagement.

Notre couple, dans cette aventure, a certainement davantage pris conscience de ses fragilités et de ses fêlures, même si c'est par elles, paraît-il, que passe la lumière de l'amour...

Pourtant, à travers ce tracé d'existence qui est loin d'être rectiligne et que nous avons subi autant qu'elles, nous pouvons dire aujourd'hui : « Merci Seigneur, merci, de nous avoir permis de croiser leur route pour faire avec elles un long chemin ensemble. » Un chemin d'une telle richesse est tellement

instructif que, quand on relit cette histoire, on se dit que, oui, cette rencontre a été un immense cadeau du Créateur !

Car quoi de plus beau pour des jardiniers que de voir grandir et s'épanouir les belles fleurs qui leur sont confiées ? Comme dirait Léo Ferré : « C'est extra, c'est extra, c'est extra ! » Extra-ordinaire. ■

Une Église évangélisée par les pauvres

Marie-Agnès Fontanier

La façon dont l'Église témoigne dans la société passe par des choix d'orientations pastorales, de priorités déterminées. En 2013, l'événement Diaconia 2013 a rassemblé 12 000 personnes à Lourdes dont un tiers en précarité. Dix ans après, nous pouvons revenir sur les intuitions de cette assemblée ecclésiale originale, présenter quelques fruits de cet engagement de l'Église auprès des très pauvres avant de réfléchir à sa signification spirituelle et théologique.

Les intuitions de l'événement Diaconia

L'enracinement de l'idée

Diaconia 2013 est l'effet de la convergence de réflexions et du travail de mouvements. D'abord, en 2005, dans *Deus caritas est*, Benoît XVI développe les trois piliers inséparables de la vie des communautés chrétiennes : « La nature profonde de l'Église s'exprime dans une triple tâche : annonce de la Parole de Dieu (*kerygma-martyria*), célébration des sacrements (*leitourgia*), service de la charité (*diakonia*). Ce sont trois tâches qui s'appellent l'une l'autre et qui ne peuvent être séparées l'une de l'autre. » (DC 25)

La diaconie de l'Église s'exprime particulièrement dans le Réseau Saint-Laurent (RSL) qui rassemble des groupes qui vivent prière et lecture biblique



À PROPOS DE L'AUTEURE

Marie-Agnès est membre de l'équipe « Précarité » en Île-de-France. Elle est engagée depuis longtemps avec des personnes en grande pauvreté, avec le Secours catholique, ATD Quart Monde et la fraternité de la Pierre d'Angle.

avec des personnes en grande précarité. Ceux-ci ont été invités au 50^e anniversaire de la Cité Saint-Pierre en août 2005, à Lourdes, et ont choisi de promouvoir « un espace d'écoute de la parole et du témoignage de foi des plus pauvres au cœur de la dynamique diaconale de l'Église et du monde ». Des travaux de théologiens insistent aussi depuis plusieurs décennies sur la place centrale des pauvres dans l'Église¹.

Dès 2008, l'idée germe chez certains membres du RSL, d'un événement fort de l'Église de France, où les pauvres seraient au centre.

Les intuitions

La note du RSL adressée aux évêques en 2009 s'appuie sur l'encyclique du pape Benoît XVI : « La charité n'est pas pour l'Église une sorte d'activité d'assistance sociale qu'on pourrait aussi laisser à d'autres, mais elle appartient à sa nature, elle est une expression de son essence elle-même, à laquelle elle ne peut renoncer. » (DC 25) Il s'agit de concevoir les communautés chrétiennes comme des lieux communautaires et fraternels, qui ouvrent des voies de rencontre avec des très pauvres et d'engagement avec eux pour la justice.

IL S'AGIT DE
CONCEVOIR LES
COMMUNAUTÉS
CHRÉTIENNES
COMME DES LIEUX
COMMUNAUTAIRES
ET FRATERNELS,
QUI OUVRENT
DES VOIES DE
RENCONTRE.

Le Réseau Saint-Laurent (notamment les réseaux du Secours catholique/Caritas France), les courants issus de la spiritualité de Joseph Wresinski et la Diaconie du Var lancent la dynamique Diaconia. Ils posent comme principe que tout le rassemblement doit être pensé avec les très pauvres. Dès janvier 2011, un groupe « Place et parole des pauvres » (PPP) travaille sur le cœur de la

1. Claude Royon, Roger Philibert (éd.), *Les pauvres, un défi pour l'Église*, L'Atelier, 1994 ; Étienne Grieu, *Un lien si fort*, Novalis/Lumen Vitae/L'Atelier, 2009 ; Gwennola Rimbaut, *Les pauvres, interdits de spiritualité ?*, L'Harmattan, 2009 ; Gilles Rebèche, *Qui es-tu pour m'empêcher de mourir ?*, L'Atelier, 2008.

dynamique et assure l'ouverture et la conclusion du rassemblement². Dans le même esprit, tous les mouvements et services des diocèses et les associations d'Église sont invités à proposer des forums guidés par la phrase « La

« LA FRATERNITÉ,
CE N'EST PAS
SEULEMENT VOIR
LES PAUVRES COMME
DES GENS QUI
MANQUENT ET QUI
ONT BESOIN D'ÊTRE
AIDÉS MAIS COMME
DES PERSONNES QUI
ONT DES RICHESSES
À PARTAGER. »

Pierre rejetée par les bâtisseurs est devenue pierre d'angle ». Est exigé « un travail avec des personnes en situation de précarité sur chaque sujet, sans condescendance ». Le groupe PPP affirme que « la Fraternité, ce n'est pas seulement voir les pauvres comme des gens qui manquent et qui ont besoin d'être aidés mais comme des personnes qui ont des richesses à partager »³.

Lancée plus d'un an avant le rassemblement, cette dynamique Diaconia a invité les mouvements, les paroisses et divers lieux d'Église à élaborer avec le plus grand nombre possible un Livre des merveilles et un Livre des fragilités. De belles occasions de partage dans la vie locale de l'Église de France.

Les suites de l'événement

L'événement a marqué ! Douze mille personnes à Lourdes, venues de toute la France, dont 4 000 en grande précarité, avec une dimension festive et des débats sur des sujets très divers, pendant quatre jours, avec la présence de 84 évêques, dans la foulée des premiers mots et gestes du pape François...

Les fruits immédiats

De nombreux participants ont vécu des rencontres improbables, impossibles dans leur quotidien, et en ont été marqués. Des évêques ont ainsi témoigné d'un bouleversement. Mgr Sankalé, alors évêque de Nice, constate peu après : « Devenir acteur à part entière, pour qui se croyait condamné à n'être

2. Jean-Claude Caillaux anime PPP, composé d'une dizaine de personnes en grande pauvreté, durant 30 jours sur deux ans.

3. Extrait de la conférence de presse de Mgr Housset.

toujours qu'un fardeau, est une vraie rédemption ; se découvrir redevable, pour qui croyait n'avoir besoin de personne, peut aussi être une révélation salutaire⁴. »

Des membres de la CMdF témoignent du retournement vécu à Lourdes : « J'étais invité à rendre grâce pour ceux qui m'ont relevé dans des périodes de fragilité, dans mes blessures secrètes soigneusement refoulées. Nous sommes frères et sœurs en humanité non par charité mais par communauté d'expérience, par interdépendance. Dans ce monde d'autonomie revendiquée, je dépends aussi des autres. » Alors

« Diaconia ne doit pas rester une parenthèse dans la vie de l'Église, dans notre vie, mais un départ pour trouver ensemble des solutions pour faire reculer la misère ». La relecture permet de discerner que « cette pierre rejetée, c'est bien Jésus, mais Jésus qui habite les pauvres »⁵.

« NOUS SOMMES
FRÈRES ET SŒURS
EN HUMANITÉ NON
PAR CHARITÉ MAIS
PAR COMMUNAUTÉ
D'EXPÉRIENCE, PAR
INTERDÉPENDANCE. »

L'enracinement de la démarche dans l'Église

Dix ans après, Diaconia reste un vécu au cœur de chaque participant, revenu chez lui différent. Des groupes souhaitant briser la relation aidant-aidé se sont créés ici ou là. Il est difficile d'en évaluer le nombre et leur persistance. Quelques diaconies diocésaines se sont ajoutées à celles qui existaient avant 2013, parfois en remplacement du Conseil diocésain de la solidarité, à l'instar du Conseil national. Simple changement de nom, ou transformation de la vision de l'Église à partir des pauvres ? Des chartes diocésaines actent l'engagement de l'Église qui marche avec les pauvres.

À cela s'ajoute une évolution en profondeur de l'esprit de l'Église dont témoigne la création de projets de vie partagée avec des très pauvres : co-locations solidaires, lieux de vie pour personnes pauvres ouverts sur

4. *Les nouvelles religieuses*, n° 425, 31 mai 2013.

5. Témoignages recueillis lors de la rencontre régionale Île-de-France, 25 mai 2013.

l'extérieur (l'éco-hameau Saint-François à Draguignan, par exemple), propositions de repas partagés, visites entre des groupes de personnes en grande pauvreté et des paroisses (diocèse d'Arras).

Dorénavant, des formations prennent en compte la parole des plus pauvres. En 2013 et 2014, environ 40 animateurs et membres de groupes ont fait une

**DORÉNAVANT,
DES FORMATIONS
PRENNENT EN
COMPTE LA PAROLE
DES PLUS PAUVRES.**

formation-action post-Diaconia. Le RSL a proposé en 2017 une Université de la Diaconie et de la Solidarité où échanger pratiques et outils. Des voyages en Terre sainte ont aussi permis de partager la préparation et le séjour entre groupes d'origines différentes.

Cette dynamique modifie lentement la gouvernance des diocèses et des paroisses. L'écoute de la parole des plus pauvres est encore trop cantonnée à des occasions particulières (Journée mondiale des pauvres, fête paroissiale ou diocésaine...). Du chemin reste à parcourir pour penser le fonctionnement ecclésial à partir des plus pauvres avec ce que cela implique pour les canaux d'information, les inscriptions à des événements, les coûts d'un pèlerinage ou d'une activité, etc. À cela s'ajoute le fait que, les responsables ecclésiaux changeant, la mémoire de l'événement risque de s'étioler. Elle est essentiellement portée par les réseaux dédiés.

La portée théologique de cet engagement

Les intuitions de Diaconia rejoignent les préoccupations qu'exprimera le pape François, affirmant que les pauvres « ont beaucoup à nous enseigner. [...] Il est nécessaire que tous nous nous laissions évangéliser par eux » (EG 198). Elles mettaient en valeur que « par son identification aux pauvres, le Christ nous indique la pierre d'angle de toute évangélisation : l'Évangile s'annonce à partir des pauvres et avec eux »⁶.

6. Note théologique n° 6, *Document Diaconia*.

« Tout est lié »

Ainsi le rassemblement voulait-il avoir l’empreinte écologique la plus faible possible. « Prendre en compte cette dimension dans Diaconia, c’est rappeler avec force que les pauvres et les précaires, proches ou lointains, sont les premiers fragilisés par les dérèglements climatiques, la raréfaction des ressources et la perte de biodiversité⁷. »

Diaconia se voulait force de transformation de la société, indiquant comment, en réfléchissant avec les premiers concernés dans les forums, pouvaient surgir des idées pour une vie meilleure pour eux, mais aussi pour tous. « À la suite de Jésus nous sommes invités à les rencontrer en vérité et à dénoncer avec eux ce qui défigure l’humanité : la misère, la solitude, les injustices. C’est avec eux que s’élabore une humanité nouvelle⁸. » Le pape, s’adressant aux participants de Diaconia, soulignait qu’« en s’associant avec les plus pauvres, il s’agit de redécouvrir des expériences prophétiques et pleines de sens »⁹.

Le message final, préparé par le groupe PPP, y insiste : « Ensemble, osons le changement des politiques publiques, du local à l’international. Que les décisions prises visent à prendre en compte la situation des plus fragiles dans le respect, la justice et la dignité. Ensemble, osons le changement dans nos modes de vie, pour respecter la création où les liens humains sont premiers et préserver l’avenir des générations futures. »

« ENSEMBLE, OSONS
LE CHANGEMENT DANS
NOS MODES DE VIE,
POUR RESPECTER
LA CRÉATION OÙ
LES LIENS HUMAINS
SONT PREMIERS ET
PRÉSERVER L’AVENIR
DES GÉNÉRATIONS
FUTURES. »

Le « Tout est lié » des enjeux écologiques et sociaux a été concrètement vécu et a révélé sa fécondité.

7. *Actes du rassemblement.*

8. Note théologique n° 9.

9. Message du pape aux participants à Diaconia, *Actes du rassemblement*, p. 27-28.

Les « canaux pauvres »¹⁰

Partir des plus pauvres pour penser la théologie et la société¹¹, se laisser enseigner par eux, et les considérer comme « un moteur, un pivot qui fait ouvrir une porte, une source à laquelle s'abreuver, pour la vie spirituelle, la théologie, la gouvernance »¹², peine à se concrétiser. Leur écoute parfois sollicitée (pour le synode en cours, sur le cri de la terre et le cri des pauvres, sur la confiance dans l'Église), permet de saluer leur parole, de l'admirer, comme un beau témoignage de résistance, de persévérance, de confiance en Dieu,

L'ÉGLISE PASSE
LENTEMENT À LA PHASE
TRANSFORMATRICE DE
SES MANIÈRES DE
PENSER ET DE VIVRE.

de capacité à se réjouir et à provoquer de la fraternité. L'Église passe lentement à la phase transformatrice de ses manières de penser et de vivre.

Ainsi, sur la synodalité, les fraternités de la Pierre d'Angle de Paris et Poissy

ont défini l'Église comme un lieu « pour abriter tous ceux qui ont peur. Jésus a fait l'Église pour que nous aussi on puisse rentrer dedans pour être avec lui et qu'on sache qu'il est là. On n'a pas à avoir peur... Jésus ne veut pas que ses enfants souffrent comme lui sur la croix. Alors donc l'Église est faite pour nous ». « L'Église, c'est de faire en sorte de ne jamais oublier personne et c'est surtout aller chercher les plus pauvres parce qu'il y en a beaucoup qui se cachent et ceux-là, il faut aller les chercher. Ce sera vraiment le Royaume quand on sera allé chercher tous ceux qui sont perdus, qui sont abandonnés, tout seuls¹³. » Une belle manière de traduire le message final de Diaconia : « Personne n'est trop pauvre pour n'avoir rien à partager. »

Les diacres engagés au sein du RSL expriment autrement la quête d'une fraternité tissée à partir du plus bas : « Partir du plus pauvre, quel que soit le

10. « Toute l'histoire de l'Église montre que Dieu se sert de canaux pauvres », J.-C. Caillaux, entretien privé, 3 déc. 2023.

11. Note théologique n° 9 : « Sur ce chemin pour apprendre à faire confiance à la vie qui vient de Dieu, ceux qui sont en situation de grande précarité seront pour tous des *guides* précieux. »

12. J.-C. Caillaux, *ibid.*

13. *Contribution au synode* de La Pierre d'Angle, fraternités de Paris et Poissy, janvier 2022.

type de difficulté ou de rejet qu'il vit, est la garantie d'une véritable fraternité parce qu'elle rejoint tout le monde et assure à chacun qu'il a sa place dans la communauté. Parce qu'ils sont experts en humanité, ayant radicalement besoin des autres, ils sont comme le terreau, l'humus, l'humilité qui nourrit et fait vivre¹⁴. »

Il faut aussi relever le développement de la recherche théologique à partir des plus pauvres. De façon significative, un petit courant de chercheurs engagés se déploie avec des personnes du quart-monde, qui approfondissent des corpus de paroles de groupes du RSL¹⁵. La parole des plus pauvres est parfois surprenante, inattendue, incongrue. Interprétée en théologie et avec eux, elle apporte une vision de l'incarnation, de la résurrection, du salut, de l'alliance, etc., et de la société, porteuse de pistes de réflexion et d'action. « Ils rendent la théologie audible »¹⁶, en la situant dans un quotidien où la question de la vie et de la mort se pose en permanence.

Pour que l'Église soit ferment de transformation de la société vers plus de justice et de fraternité, les très pauvres dessinent une voie. « Quand tout fout le camp, l'espérance sert à sortir de nous-mêmes. C'est quand il n'y a plus rien d'autre qu'il faut croire en l'espérance. C'est quand t'es vraiment au fond du trou, pour reprendre souffle, il faut oser respirer encore, si tu veux vivre, croire que la vie existe, même si¹⁷... » Ainsi naît l'Église ! ■

14. Diares en Diaconie, *Lettre aux évêques*, juin 2021.

15. Laure Blanchon, *Voici les noces de l'Agneau*, Namur, Lessius, 2017 ; Frédéric-Marie Le Méhauté, *Révéle aux tout-petits. Une théologie à l'écoute des plus pauvres*, Cerf, coll. « Cogitatio fidei », n° 317, 2022 ; François Odinet, *Les premiers ressuscités, les pauvres, maîtres en résurrection*, Éd. Facultés jésuites de Paris, 2021 ; Marie-Desanges Kavene, *Femmes dans la guerre au Nord-Kivu (RDC). Résilience et foi chrétienne, pour que la vie continue*, Karthala, 2023.

16. J.-C. Caillaux, *ibid.*

17. Fraternité de la Pierre d'Angle de Poissy, septembre 2016.

Tant que nous ne nous engageons pas, le doute règne, la possibilité de se rétracter demeure et l'inefficacité prévaut toujours.

En ce qui concerne tous les actes d'initiatives et de créativité, il est une vérité élémentaire dont l'ignorance a des incidences innombrables et fait avorter des projets splendides. Dès le moment où on s'engage pleinement, la providence se met également en marche.

Pour nous aider, se mettent en œuvre toutes sortes de choses qui sinon n'auraient jamais eu lieu. Tout un enchaînement d'événements, de situations et de décisions crée en notre faveur toutes sortes d'incidents imprévus, des rencontres et des aides matérielles que nous n'aurions jamais rêvé de rencontrer sur notre chemin.

Tout ce que tu peux faire ou rêver de faire, tu peux l'entreprendre. L'audace renferme en soi génie, pouvoir et magie.

Débuté maintenant.

Johann Wolfgang von Goethe

Ancrage et cohérence

Sarah et Fabrice Felten

Nous nous sommes rencontrés en 1993 lors de nos études post-Bac, à Nancy, en génie électrique. À ce moment-là, nous ne parlions ni d'agriculture, ni de ruralité, ni d'écologie... mais de nouvelles technologies autour d'une vie étudiante festive intense. Après ces trois années d'études, Sarah a intégré l'entreprise Michelin à Clermont-Ferrand alors que Fabrice était rattrapé par ses aspirations de jeunesse et décidait de reprendre une formation agricole à Besançon dans le but de devenir agriculteur (les mots témoignent également de l'engagement). Ce chemin de reconversion ne serait pas ce qu'il a été jusqu'à présent sans certains deuils pour Fabrice (comme, par exemple, celui de ne pouvoir s'installer en sortant de son BTS Analyse, Conduite et Stratégie de l'Entreprise Agricole sur sa ferme de cœur, en Moselle, où il allait travailler chaque été), mais aussi sans certaines résurrections (comme, par exemple, la découverte de sa sensibilité écologique et humaine au cours d'une longue mission au Mali).

De son côté, au bout de sept ans de responsabilité au sein de l'entreprise clermontoise, Sarah ressentait un grand vide dans sa vie professionnelle au moment où, comme une providence, elle rencontra les écrits de Pierre Rabhi. Ce fut pour elle le début d'un renouveau, qui l'invitait à se reconnecter à la terre et à être actrice de sa protection. C'est aussi à ce moment-là que

À PROPOS DES AUTEURS

Sarah et Fabrice se sont installés dans la plaine des Vosges en 2008. Après des études scientifiques, ils ont fait le choix de créer une

ferme et de fabriquer le pain. Ils ont deux enfants et ils appartiennent à l'équipe d'engagement missionnaire de Vittel.

Sarah prit conscience de l'urgence de retrouver une autonomie alimentaire et financière.

Malgré des origines différentes, des parcours différents, nous voilà invités à nous engager pour notre avenir, corrélé à celui de la planète. Plus question d'être salarié, plus question de vie citadine, plus question de grandes carrières... Direction la campagne, la construction d'une famille et la paysannerie moderne !

Nous voici donc engagés sur une nouvelle route

Le premier engagement est celui de donner vie, d'élever nos deux enfants dans l'écoute et la bienveillance et de pouvoir les accompagner vers leur vie d'adulte autonome, responsable et engagé.

LE PREMIER
ENGAGEMENT
EST CELUI DE
DONNER VIE .

C'est aussi un engagement à protéger la planète, aux côtés de tous ceux qui menaient déjà ce combat.

Mais c'est également le début d'un engagement familial, pour une vie de joie véritable non conditionnée par la consommation, vers une sobriété voulue et heureuse.

Ces trois engagements sont devenus vitaux pour nous et constituent la colonne vertébrale de notre projet familial et professionnel.

Il nous revient de mentionner trois éléments importants dans l'histoire de notre projet :

- 1. Tout d'abord, nous avons évité le piège du dogmatisme. Nous avons en effet pris le temps de nous former dans les domaines que nous voulions explorer : Fabrice a approfondi ses connaissances en poursuivant avec un Certificat de spécialisation agricole Bio à Rennes et Sarah, après avoir quitté Michelin, a entrepris un Brevet professionnel responsable d'entreprise agricole Bio sur le même lieu. Durant cette période de formation, nous avons également multiplié les visites et les rencontres afin

de construire notre propre modèle. Malgré l'idéal qui nous guidait, nous nous sommes également attachés à garder les pieds sur terre et à rester dans le concret. En dernier lieu, il nous a également fallu faire appel à notre capacité d'adaptation pour trouver notre place dans un nouvel environnement.

- 2. Cette aventure n'aurait pu se réaliser sans toute la générosité qui nous a entourés. On citera par exemple Marcel, qui, en sortant d'une célébration dominicale, vint trouver Sarah pour lui proposer gracieusement un local pour pouvoir commencer à fabriquer du pain. Il y a aussi toutes ces personnes (médecin, prêtre au travail, chômeur, retraité...) qui se sont croisées à un moment ou à un autre sur le chantier participatif de la construction de notre maison.
- 3. Enfin, quoi de mieux en voulant devenir paysan-boulangier que d'arriver sur une terre fertile où le blé produit en abondance sans artifice chimique ? Eh bien, nous avons la chance de prendre soin d'une telle terre. Chaque jour nous sommes animés par la volonté de la rendre meilleure que ce qu'elle était le premier jour de notre rencontre.

La mise en œuvre de nos engagements

Voici comment nous avons mis en œuvre nos engagements écologiques, sociaux et d'autonomie :

- Nous avons « auto-créé » notre ferme, dans un petit village de la plaine des Vosges, dans un milieu rural en déprise économique. Sur cette ferme, nous cultivons, en bio et en biodynamie, des céréales que nous transformons en farine, en pâtes et en pain. L'ensemble de nos produits est commercialisé à moins de 40 km de la ferme.
- Nous avons créé de l'emploi non délocalisable et non capitaliste sur un territoire qui ne cesse d'en perdre et, à notre échelle, contribuons ainsi à la vie de ce dernier : une salariée à mi-temps et trois associés, c'est deux familles dont quatre enfants scolarisés.

L'ENSEMBLE DE
NOS PRODUITS EST
COMMERCIALISÉ À MOINS
DE 40 KM DE LA FERME.

NOUS AVONS AU
MAXIMUM « AUTO-
CONSTRUIT »
ET AINSI NOUS
AVONS LIMITÉ NOS
RAPPORTS AVEC LA
FINANCE BANCAIRE .

- Nous avons construit notre lieu de vie et de travail avec un super-isolant local : la paille de nos champs.

Nous avons au maximum « auto-construit » et ainsi nous avons limité nos rapports avec la finance bancaire.

Enfin, nous mettons de l'énergie à créer du lien entre acteurs, en co-crétant :

- l'association L'Or des Graines, association de sauvegarde et de développement des semences ;
- l'association Les Bios du Coin, organisation collective de dix producteurs soucieux de développer la vente de produits bio en local, sans intermédiaire ;
- l'Horizons De Mains : 70 individus regroupés au sein d'une Société coopérative d'intérêt collectif pour investir dans la production d'énergie renouvelable ;
- une organisation informelle entre trois fermes dont le but est de mutualiser les terres et de rationaliser le travail.

Nous voilà arrivés à une étape charnière dans la vie de cet organisme agricole. L'heure est arrivée pour nous de travailler à sa transmission, afin que d'autres acteurs continuent à œuvrer sur ce territoire. Quant à nous, nous ambitionnons de nous installer sur un autre domaine, pour élever des vaches mais également pour créer un lieu de vie partagé et intergénérationnel. ■

Il n’y a plus de temps à perdre

Olivier Thouret

Paysan avec Albine sur une ferme en polyculture-élevage, nous tentons de mettre en articulation notre manière de produire avec les défis environnementaux et climatiques que traverse notre monde. Ma formation agricole mais surtout mon parcours avec le MRJC, mes engagements au MIDADE (Mouvement international de l’Action catholique des enfants) ont « structuré » ma vie, en recherche de cohérence avec ma foi en Jésus Christ. « Ce » Jésus Christ envoyé par Dieu pour aller à la rencontre des hommes et des femmes et les aimer sur leurs chemins de vie en voulant que toutes et tous vivent debout, avec comme commandement « tu aimeras ton prochain comme toi-même ». C’est aussi ce parcours qui m’a conduit à m’engager à la Confédération paysanne.

« Il n’y a plus de temps à perdre »

« Les jeunes » ont leur parcours de vie. Ce qui les marque profondément est qu’ils sont « la génération des + 4° C ». « Il n’y a plus de temps à perdre ! » La planète part à la dérive. La société a pendant des décennies nié ces bouleversements climatiques pourtant annoncés.

À PROPOS DES AUTEURS

Olivier est marié avec Albine et ils ont quatre enfants. Arrivés en Creuse en 2009, ils sont paysans et membres de l’équipe Mission de

France du Limousin. Ils réfléchissent actuellement avec d’autres à la création d’une équipe sur le plateau de Millevaches.

Face à cela, le pouvoir politique en place en France et dans bon nombre de pays occidentaux dit qu'il n'y a pas de temps à perdre pour dynamiser la croissance économique... comme dans le bon vieux temps. Un modèle autre que la croissance basée sur le capitalisme n'est pas envisageable. En témoignent les annonces d'Emmanuel Macron sur la transition écologique

UN MODÈLE AUTRE
QUE LA CROISSANCE
BASÉE SUR LE
CAPITALISME N'EST
PAS ENVISAGEABLE.

où il définissait l'écologie à la française¹. C'est la technologie qui sauvera notre planète et notre modèle de croissance capitaliste ne peut être autrement. « Je ne veux pas d'un pays où l'on a zéro infrastructure, zéro projet et où, même avec des arguments valables,

une minorité imposerait sa loi aux élus et à la majorité élue²... » disait le ministre des Transports en réaction aux manifestations contre l'A 69. Il visait là les citoyens militants, les syndicats, oubliant que les plus fortes minorités qui imposent leurs lois sont les lobbies industriels et agro-industriels...

Entre les deux urgences – économique et climatique –, inévitablement, des groupes dits « activistes écologistes » (à défaut d'autres termes employés par le ministre de l'Intérieur...) développent des modes d'action jugés radicaux. Si radicaux que ce même ministre de l'Intérieur a lancé la dissolution des Soulèvements de la Terre, avec l'intention de prévenir toute organisation écologique ou syndicale qu'elle pourrait aussi en passer par là si elle continuait à marquer sa détermination. Le Conseil d'État l'a récemment contredit. Ce que démontre cette tentative de dissolution, c'est la rupture totale entre les décideurs politiques d'aujourd'hui et les citoyens conscients des bouleversements climatiques. C'est le refus d'admettre qu'« un autre monde est possible ». Par leurs actions, des jeunes ne font que crier l'urgence de bouleverser nos modes de vie si nous voulons espérer faire face aux défis que nous impose le réchauffement climatique.

1. « Cette écologie à la française... n'est ni une écologie du déni ni une écologie de la cure qui serait incompatible avec la tenue d'un modèle productif. C'est une écologie qui crée de la valeur économique et qui s'appuie sur une stratégie industrielle. » (Déclaration de M. Emmanuel Macron, Président de la République, sur la planification écologique, à Paris, le 25 septembre 2023.)
2. Question politique – France Inter, dimanche 22 octobre 2023.

Des modes d'action complémentaires avec « une ligne rouge »

À Sainte-Soline, un appel à mobilisation commun a été lancé par des associations, des « activistes écologistes » et des syndicats pour dénoncer la construction de méga-bassines. Est-ce à dire que leurs modes d'action se confondent ? Ils peuvent se rejoindre par exemple par la voie de la désobéissance civile assumée et revendiquée. Pour amplifier l'urgence des changements, ils peuvent et doivent aussi être différents et complémentaires en s'appuyant sur les spécificités de chacun.

Ma formation humaine et spirituelle est basée sur la reconnaissance de l'autre et la volonté que chacun fasse un pas vers l'autre. Humblement, entre la volonté et les faits, il y a parfois des écarts. Mais mon intention est de ne pas cliver, pour ne pas arriver à des points de rupture où l'on ne fait qu'opposer les choses sans avancer. C'est ainsi que j'ai forgé ma manière de faire du syndicalisme. Ce n'est pas sans tension. La responsabilité syndicale fait que l'on doit rester dans une posture de dialogue tout en affirmant clairement nos revendications, arguments et propositions. Des jeunes activistes estiment que c'est une perte de temps, faisant le choix d'aller droit au but par des actions symboliques fortes.

Il n'en reste pas moins qu'une « ligne rouge » ne peut être franchie. Nos modes d'action doivent rester dans une démarche non-violente. Franchir cette ligne rouge (comme le voudrait l'État), c'est justifier l'utilisation de la force d'État pour combattre la violence. Ce que nous avons vécu à Sainte-Soline lors des manifestations contre les méga-bassines l'a démontré.

Don Helder Camara a très bien défini les différentes formes de violence de l'État et de ceux qui réagissent face à celle-ci³. Comme il l'a fait, cela nécessite

3. « Il y a trois sortes de violence. La première, mère de toutes les autres, est la violence institutionnelle, celle qui légalise et perpétue les dominations, les oppressions et les exploitations, celle qui écrase et lamine des millions d'hommes dans ses rouages silencieux et bien huilés. La seconde est la violence révolutionnaire, qui naît de la volonté d'abolir la première. La troisième est la violence répressive, qui a pour objet d'étouffer la seconde en se faisant l'auxiliaire et la complice de la première violence, celle qui engendre toutes les autres.

Il n'y a pas de pire hypocrisie que de n'appeler violence que la seconde, en feignant d'oublier la première, qui la fait naître, et la troisième qui la tue. » (Dom Helder Camara)

une réflexion de fond sur où commence la violence. Cela ne doit en rien être une justification de la violence, encore moins de la loi du talion. Pour ne pas tomber dans ce cycle infernal, nous devons nous réapproprier collectivement ce que sont la non-violence et des modes d'action non-violents. « Aimer son prochain comme soi-même », c'est probablement ce qui est profondément non-violent et tout aussi profondément radical. C'est vouloir que chacun vive debout partout dans le monde.

Sur ce chemin à la recherche d'une juste voie, ma foi est bousculée et me bouscule. Je me sens bien souvent au pied de la Croix, en étant tantôt dans l'attitude de Marie-Madeleine qui ne se laisse pas abattre et tantôt dans celle de Thomas qui veut voir pour croire. Je crois que l'espérance dans la foi a aussi besoin de voir concrètement le Royaume se construire sur terre. Cette phrase du Christ lorsqu'il envoyait ses disciples prend tout son sens : « Ne croyez pas

JE CROIS QUE L'ESPÉRANCE
DANS LA FOI A AUSSI
BESOIN DE VOIR
CONCRÈTEMENT LE ROYAUME
SE CONSTRUIRE SUR TERRE.

que je sois venu apporter la paix sur la terre ! Je ne suis pas venu apporter la paix, mais l'épée, car je suis venu mettre la division⁴. » Ce n'est en rien un appel à la violence. Jésus n'est pas venu apporter une paix qui ne serait

qu'une harmonie de façade. Des choix d'engagement sont à faire pour que toutes et tous puissent vivre dignement dans notre monde. Cela me renvoie aussi à notre *Manifeste* de la communauté Mission de France sur la « juste attitude chrétienne ».

4. Matthieu 10, 34-35.

Syndicaliste, une manière d'être dans le monde

Étienne Mahieu

Propos recueillis par Emmanuelle Pirat

Comment et pourquoi en es-tu venu à t'engager syndicalement ?

Étienne Mahieu : Je me suis syndiqué en 1993, après une dizaine d'années comme salarié de la RATP, en tant qu'ingénieur dans un petit bureau d'études interne. À cette époque, une grosse restructuration menée dans l'entreprise menaçait le positionnement de cette unité. Se posait la question de là où nous allions atterrir après la réorganisation. Dans l'équipe, il y avait une militante CGT qui roulait en Jaguar et qui donnait des leçons à tout le monde, et un militant CFDT pour lequel j'ai eu le bon *feeling*. J'ai donc assez naturellement choisi la CFDT. Mon adhésion est donc une affaire de contexte, d'une envie de porter un projet pour l'avenir de notre équipe et d'une rencontre avec un militant qui inspire confiance et donne envie de s'impliquer.

MON ADHÉSION EST
DONC UNE AFFAIRE
DE CONTEXTE,
D'UNE ENVIE DE
PORTER UN PROJET
POUR L'AVENIR DE
NOTRE ÉQUIPE.

Mon parcours syndical s'est ensuite étoffé de différents mandats, comme délégué du personnel, élu au comité d'entreprise, puis permanent syndical



À PROPOS DE L'AUTEUR

Étienne Mahieu a été secrétaire général de la CFDT Cadres. Il est ingénieur spécialisé en transports publics. Emmanuelle Pirat est journaliste, membre de l'équipe d'Évreux.

au sein de la RATP, jusqu'à devenir secrétaire général de la CFDT-Cadres, en 2018, à la demande de Marylise Léon, l'actuelle secrétaire générale de la CFDT. Et si j'ai fait le choix de la CFDT, c'est aussi que je n'avais pas forcément envie d'une bannière syndicale connotée, mais plutôt d'une organisation ouverte à différentes sensibilités, pour laquelle l'affirmation chrétienne n'est ni un drapeau ni un obstacle. À la fois interprofessionnelle, intercatégorielle et non-confessionnelle. C'est une incitation permanente à sortir du nombrilisme, de l'entre-soi, de l'exclusive défense catégorielle, à rechercher la compréhension interne entre des professionnels aux métiers différents par un droit d'expression – vivant et organisé – au sein des rencontres syndicales.

La foi a-t-elle joué un rôle dans ton envie de t'engager ?

Je ne le dirais pas comme cela. Mais dans mon parcours comme dans mes activités, j'étais proche de groupes chrétiens (chorale de jeunes de ma paroisse, scouts, cheminement avec le Service jeunes de la Mission de France...) qui m'avaient donné l'envie d'être dans le monde avec d'autres, dans des choses assez concrètes, utiles. J'avais par exemple choisi de partir en service civil à la place du service militaire à la fin de mes études. Et je me suis retrouvé à assurer des cours de maths et de physique dans un petit centre de formation technique au Maroc animé par des religieux français, même si le fait de me retrouver dans une structure catholique n'était pas un critère prioritaire pour choisir mon lieu de coopération.

Dans mes premières années de vie parisienne et de RATP, et avant que je ne rejoigne le syndicalisme, mon engagement s'est concentré sur ma communauté paroissiale. Dans ce cadre, je participais aux réunions d'un groupe constitué de prêtres et de laïcs, notamment pour réfléchir à la place des laïcs dans l'Église et la traduire en actes. C'était assez prenant, mais très fort comme mobilisation. Nous y faisons beaucoup de lectures et de relectures ; la période des années 1980 était féconde en écrits sur ce sujet. Finalement, j'ai participé à la création de trois équipes d'animation pastorale dans mes lieux de vie successifs... sans doute un va-et-vient fécond entre vie syndicale et vie ecclésiale, avec le souci constant de faire vivre ces collectifs/

communautés avec la participation du plus grand nombre. J'y vois aussi une influence de mes interactions avec la pensée d'Emmanuel Mounier autour de la notion de « personnalisme communautaire ».

D'autres écrits, comme ceux de Charles de Foucauld par exemple, m'ont marqué. Je crois que je me suis toujours posé la question : « Quelle est la présence du chrétien dans le monde ? » Dans un registre similaire la question de l'affichage d'un « drapeau syndical » dans l'agir managérial quotidien, ou bien celle de la présence d'un cadre syndicaliste dans un collectif d'opérateurs syndicalistes. Une forme de réponse est dans la recherche d'authenticité.

JE CROIS QUE JE
ME SUIS TOUJOURS
POSÉ LA QUESTION :
« QUELLE EST LA
PRÉSENCE DU CHRÉTIEN
DANS LE MONDE ? »

On dit beaucoup que l'engagement syndical est en perte de vitesse depuis de nombreuses années, que les jeunes générations notamment seraient moins enclines à s'engager. Est-ce ton sentiment ? Qu'observes-tu des transformations à l'œuvre dans les formes ou les modalités d'engagement ?

La mobilisation contre la réforme des retraites de ce printemps a montré que le mouvement syndical n'était pas si moribond, qu'il pouvait attirer, et que l'action collective avait encore de beaux restes ! Mais je suis d'accord sur le fait que les formes et les motifs d'engagement ont évolué : ils sont beaucoup plus variés que par le passé. L'engagement syndical peut ne plus apparaître comme la matrice de tous les engagements. Aujourd'hui, on observe que les mobilisations se cristallisent autour d'un sujet, d'une cause (les violences sexistes et sexuelles, la lutte contre le réchauffement climatique ou les discriminations, etc.), sans que cela s'accompagne d'un attachement à une structure. On peut participer à une manifestation, signer une pétition... sans forcément que cela se traduise par une adhésion à une organisation, et sans que cela s'inscrive dans la durée.

La forme « classique » d'engagement syndical, avec prise de responsabilités au sein d'un syndicat, d'une section, avec un mandat, tout cela n'est plus aussi

évident. Pour autant, on voit dans les entreprises fleurir des « collectifs » de salariés, impliqués sur la question de la transition écologique, par exemple. Ou des réseaux, comme celui des Alumni pour la Planète, qui essayent de créer des réseaux de cadres dans les entreprises.

Je pense que cela doit nous faire réfléchir, dans nos structures syndicales, sur ce que nous sommes en mesure de proposer, comme nouveaux formats de participation, d'engagement ou d'attachement. Nous devons renouveler nos propositions. Plus personne ne veut « entrer en syndicalisme » comme on entre en religion. Un de nos écueils, notamment, c'est que nous sommes perçus comme globalement trop généralistes, l'opinion générale ne sait pas bien ce que nous faisons.

Dans une série d'entretiens vidéo, Bruno Latour, au détour d'une réflexion, opère une distinction entre militants et activistes, sans doute évoquant les militants politiques et les activistes associatifs : le militant syndical serait plus proche dans son quotidien de l'activiste, de l'actionneur à la recherche d'une transformation du quotidien, d'un résultat, que du militant en campagne.

En quoi ton engagement syndical t'a-t-il fait « bouger » ?

J'aime bien la phrase de Laurent Berger, qui dit que « le syndicalisme, c'est un style de vie ». À partir d'un certain niveau d'engagement, cela embarque toute ta vie, tes choix personnels, familiaux ou associatifs. Je pense par ailleurs que le fait d'être responsable syndical aiguise un certain regard, une certaine vision du monde, et notamment une vision du travail. Et cela, on le porte où que l'on soit. J'ai, par exemple, participé au Comité chrétien de solidarité avec les chômeurs. Or à l'époque, la question de l'emploi, du travail, n'était pas une question qui faisait l'objet de beaucoup d'attention dans la vie paroissiale et même dans la vie liturgique : ce sont des endroits où la question du travail n'était pas portée. À chaque fois que je le peux, je porte cette question du monde du travail. Y compris lorsque je rédige les prières universelles dominicales ! ■

Défis et perspectives en lycée professionnel

Jean-Baptiste Bertin

Près d'un lycéen sur trois est en lycée professionnel (LP). La plupart en sortiront avec un diplôme (CAP, BEP ou bac pro). Mais ce diplôme ne sera guère un sésame, ni pour l'emploi, ni pour une poursuite d'études.

Quel peut être le degré d'engagement (ou simplement de motivation) de jeunes orientés dans cette filière de formation qui s'avère, au final, moyennement qualifiante ?

Une orientation subie plutôt que choisie

Les jeunes scolarisés en LP ont souvent connu un parcours assez chaotique au collège. Tout le paradoxe est de demander à ces ados (*a priori*, ceux qui manquent le plus de confiance en eux) de faire un choix d'orientation professionnelle aussi précoce. En fait, l'orientation n'est pas vraiment choisie. La plupart des jeunes intègrent un LP proche de chez eux, qui n'offre de choix qu'entre quelques filières-métiers. Le critère géographique les empêche de choisir entre les nombreuses options offertes en CAP ou en bac pro. Leur choix s'opère, le plus souvent, par défaut.

LES JEUNES
SCOLARISÉS EN LP
ONT SOUVENT CONNU
UN PARCOURS ASSEZ
CHAOTIQUE
AU COLLÈGE.

À PROPOS DE L'AUTEUR

Jean-Baptiste est diacre à la Mission de France. Il enseigne en CAP au lycée Jeanne-d'Arc, au Havre.

La cigale et la fourmi

Souvent, des jeunes en LP révèlent des talents sportifs ou artistiques. Leur activité sportive ou culturelle peut être un transfert de leur énergie hors de l'école où ils ne s'épanouissent guère : ils sont plus « cigale » que « fourmi » et

ILS SONT PLUS
« CIGALE » QUE
« FOURMI » ET NE
S'EN CACHENT PAS ;
CELA CONTRIBUE
À LEUR ÉQUILIBRE
ET À L'ESTIME
D'EUX-MÊMES.

ne s'en cachent pas ; cela contribue à leur équilibre et à l'estime d'eux-mêmes.

Certains jouent beaucoup aux jeux vidéo. Cette pratique peut développer leur appétence (voire leur compétence) en informatique ou en anglais. Or, la numérisation et l'usage de l'anglais sont de plus en plus

intégrés aux programmes de filières pro. Ces élèves abordent ainsi de façon plus ludique les cours où ces notions sont abordées.

Les réformes se succèdent en LP. Quel peut être leur impact sur la motivation des élèves ? En m'en tenant au niveau du CAP (car j'enseigne en CAP logistique), j'analyserai les transformations récentes concernant le contenu de la formation et le profil des élèves accueillis.

Réforme du contenu de la formation

La principale réforme (en cours depuis 2019) se traduit par :

- des cours en commun entre les professeurs d'enseignement général et ceux d'enseignement professionnel : les savoirs à acquérir en français et en maths-sciences s'adaptent au métier auquel le CAP prépare ;
- la mise en place du chef-d'œuvre sur le modèle des Compagnons du devoir ;
- la diminution des heures d'enseignement général.

Cette transformation consiste à rendre la scolarité plus concrète et plus adaptée au niveau scolaire des élèves. Elle vise aussi à développer leur esprit de coopération, notamment dans la réalisation du chef-d'œuvre.

Tout l'accent est mis sur la (re-)motivation d'élèves décrochés/décrocheurs, ce qui correspond bien au profil de ceux qui arrivent en CAP. De fait, l'évolution du contenu de la formation a permis un meilleur taux de réussite à l'examen et une diminution du risque d'abandon en cours de scolarité.

TOUT L'ACCENT
EST MIS SUR LA
(RE-)MOTIVATION
D'ÉLÈVES
DÉCROCHÉS/
DÉCROCHEURS.

Mais la réforme acte aussi un renoncement à développer la culture générale des élèves et leur remise à niveau pour une poursuite d'études (en bac pro notamment). Sauf exception, les élèves ne poursuivent pas leur scolarité au-delà du CAP. Comme ils l'obtiennent en deux ans et qu'ils n'ont alors que 16 ou 17 ans, certains s'inscrivent dans un deuxième CAP (l'élève titulaire d'un CAP du secteur tertiaire peut préparer un autre CAP tertiaire en un an, maigre avantage...). La refonte du contenu de la formation n'a pas aboli le plafond de verre entre CAP et bac pro, elle l'a plutôt renforcé.

Depuis la rentrée scolaire 2023, les stages des élèves en CAP sont gratifiés (à hauteur de 50 € par semaine). C'est une forme d'encouragement à ce qu'ils s'orientent rapidement vers la recherche d'un emploi.

Les transformations du contenu du CAP confirment qu'il correspond à une filière courte vers l'emploi. Or, le taux de chômage d'un jeune titulaire de ce diplôme reste, en moyenne, plus élevé que celui d'un titulaire de bac pro.

Accueil d'élèves en situation de handicap

L'inclusion, au sein du LP, de jeunes en situation de handicap ne cesse de progresser. Certaines catégories de CAP correspondent bien à des jeunes atteints de troubles du spectre de l'autisme (TSA). Dans le secteur de la logistique, ces jeunes possèdent spontanément certaines des compétences requises (savoir trier des produits...). Dans d'autres secteurs, la simplification du programme du CAP l'a rendu accessible aux jeunes en situation de handicap.

La réussite de leur scolarisation repose beaucoup sur la présence à leur côté d'AESH (accompagnants d'élèves en situation de handicap). La précarité du

statut de ces accompagnants (affectés par l'Académie dans tel établissement, mutés dans un autre en cours d'année...) affecte le parcours scolaire des

L'INCLUSION
JOUE À DOUBLE
SENS : DANS UNE
CLASSE DE CAP QUI
DÉPASSE RAREMENT
VINGT ÉLÈVES,
L'ACCUEIL D'ÉLÈVES
« DIFFÉRENTS »
CONCERNE CHACUN.

jeunes qu'ils accompagnent. Le bilan de l'accueil d'élèves en situation de handicap est fortement pondéré par ce manque de moyens humains.

L'inclusion joue à double sens : dans une classe de CAP qui dépasse rarement vingt élèves, l'accueil d'élèves « différents » concerne chacun. Cela crée souvent de la mixité sociale car les jeunes en situation de

handicap ne sont pas tous issus de milieux défavorisés. Surtout, cela peut susciter l'esprit d'entraide des élèves.

Une classe de LP évoque l'auberge espagnole où tel élève apporte ses talents sportifs ou culturels, tel autre sa passion pour les jeux vidéo, tel autre ses méthodes pour surmonter un handicap... L'hétérogénéité au sein d'une classe est souvent considérée comme un obstacle à l'apprentissage. Elle peut être une chance pour ces jeunes qui, *a priori*, partagent le sentiment de ne pas savoir pourquoi ils sont là : celle de pouvoir grandir ensemble. ■

S'engager, c'est faire vivre sa liberté

Estelle Bobineau

S'engager avec la communauté Mission de France... Après plus de dix ans de cheminement en équipe et de participation aux activités, week-ends, formations, temps de partage autour de la recherche commune, assemblées générales et autres universités d'été, qu'est-ce que mon engagement peut bien signifier ?

Compter les uns pour les autres

A-t-il changé quelque chose ? *A priori*, non, car je n'y fais rien de plus ni de moins. Mais à y regarder de plus près, il a tout changé. Participer à des activités comme un consommateur de passage nous permet de vivre un moment déterminé et fini, qui nous donne du plaisir dans l'instant. Ces moments sont évidemment essentiels pour notre équilibre. En effet, nous ne pouvons pas nous engager partout, car le temps n'est pas infini. Mais nous ne pouvons pas non plus vivre uniquement de nos activités d'engagement, sous peine de rester enfermés toujours dans les mêmes réseaux.

NOUS NE POUVONS
PAS NOUS ENGAGER
PARTOUT, CAR LE
TEMPS N'EST PAS
INFINI.

À PROPOS DE L'AUTEURE

Estelle Bobineau est sociologue et rencontre en 2001, pendant ses études, la Mission de France en Chine. En 2005, elle retrouve la Mission à Évry et chemine alors

jusqu'au baptême. En 2012, elle intègre d'abord une équipe d'Évry puis celle de Rennes. Elle s'est engagée avec la communauté Mission de France en 2022.

Quand je m'engage, je passe de l'acceptation de consommer pour un temps fini, qui n'est pas toujours déterminé à l'avance, au consentement de participer à la production et la consommation de ce pour quoi nous sommes ensemble. Je m'engage avec d'autres à être un membre à part entière qui compte. Ma parole compte, mon travail compte, mon être compte : il compte pour les autres et les autres comptent pour moi. Je suis au service de « la cause » et des autres, et « la cause » et les autres sont aussi à mon service. Et s'engager avec d'autres permet de faire communauté, de faire groupe, de faire vivre et de réinterroger cette « cause », c'est-à-dire ce pour quoi nous nous engageons. S'engager avec d'autres, c'est aussi vivre des moments de partage et de convivialité où je change grâce au groupe et où le groupe change grâce à moi, je deviens alors membre à part entière, je deviens le groupe, je m'identifie à lui.

Pour cela, la confiance est nécessaire, dans un sens comme dans l'autre : l'engagement nécessite de se sentir en confiance, et celle-ci se donne au fil du temps grâce à l'engagement. Or, si je donne ma confiance, je prends un

S'ENGAGER C'EST
AUSSI PARTICIPER
AU MONDE AU SENS
POLITIQUE : C'EST
CONSTRUIRE UN
MONDE DE PAIX.

risque ; si je m'engage, je prends un risque... le risque des autres, le risque de l'Autre. Marcel Mauss a écrit dans son célèbre *Essai sur le don* (1923) : soit les hommes se méfient et se défient et c'est la guerre, soit les hommes se confient et c'est la paix. Sans engagement, le risque est plus faible, mais s'engager c'est aussi participer au monde au sens politique :

c'est construire un monde de paix. Et parce que s'engager signifie consentir à être un membre d'une entité, il est essentiel que cette dernière puisse signifier par un geste symbolique, joyeux et célébré, qu'elle consent elle aussi à cet engagement.

Exercer sa liberté de consentir

L'engagement avec la Mission de France me rappelle d'autres moments importants pour lesquels j'ai fait un choix et exprimé un consentement. Mon

mariage : est-ce que le mariage a changé quelque chose dans ma vie alors même que je vivais déjà avec mon futur époux ? Mon baptême : est-ce que le baptême que j'ai demandé à l'âge de 28 ans a changé quelque chose dans ma vie, alors que je côtoyais des lieux d'Église quasiment comme une baptisée de toujours ? De fait, dire « oui, je m'y engage » change la nature même du lien. Il m'oblige ! L'engagement, signifié par un geste symbolique, est le signifiant de ma liberté qui s'exprime.

Pour autant, l'engagement n'empêche pas de se réinterroger sans cesse. Ainsi, dans les moments difficiles du couple, reposer la question de l'engagement comme un acte de liberté est essentiel pour ne pas se perdre dans une relation asservissante. Il en va de même dans un engagement associatif : quand l'association fait des choix qui ne me correspondent pas, il est indispensable de réinterroger l'engagement. C'est alors que des lieux de parole et de dialogue, où l'on pose les sujets, sont nécessaires. De fait, les désaccords peuvent ne pas être entièrement résolus, mais si la parole est prise en compte et si le lien se renoue, alors l'aspérité du désaccord devient diversité et déplacement, en cela elle est profondément humaine !

S'engager n'oblige pas à un résultat qui serait d'être lié coûte que coûte pour toute la vie. *A contrario*, il oblige à se donner tous les moyens pour exercer la liberté que nous avons de consentir toujours et encore. C'est un chemin qui peut être sinueux et parfois difficile, mais c'est un chemin de réelle liberté. Rousseau écrit dans *Le Contrat social* (1762) : « L'impulsion du seul appétit est esclavage et l'obéissance à la loi que l'on s'est prescrite est liberté. » S'engager signifie faire vivre cette liberté ! Quelqu'un qui fuit les engagements ne peut être pleinement libre car s'il ne consent pas, il n'exerce pas sa liberté.

Au sein de la Mission de France, je trouve un lieu d'Église où la diversité de l'humanité peut s'exprimer, où je peux exprimer mes désaccords avec les traditions de l'Église et avec les choix de ses instances. Quand je ne suis pas

d'accord avec ses membres ou avec ses instances, je peux l'exprimer avec respect et être écoutée avec attention. De fait, la Mission de France est la famille que je me suis choisie. Le lieu où je me sens à ma place, accueillie, où je peux être pleinement moi-même sans être jugée ou incomprise. Cette fraternité qui se place sous le regard d'un Autre et dont chacun de ses membres m'impressionne par ses engagements dans la société, me donne de la Joie et de l'apaisement, me donne la Vie tout simplement. Lui dire « Oui » et entendre que ses membres et ses institutions me disent également « Oui » reste un moment gravé et fort qui me donne envie de continuer de cheminer longtemps avec elle. ■

La liberté à la suite du Christ

Isabelle Le Bourgeois

Propos recueillis par Bernard Michollet

L'Église offre diverses façons de suivre le Christ à travers des engagements concrets : le mariage, un ministère ordonné ou la vie religieuse. Quels en sont les enjeux spirituels ?

Pour moi, il y a d'abord la suite du Christ. Elle se concrétise, de manière précise, dans les engagements déterminés qu'on va prendre, le mariage, la vie religieuse ou la prêtrise. Mais c'est le même désir qui met en route. L'unique enjeu est de se mettre à la suite du Christ. C'est ce désir-là qui est premier, ensuite, des formes vont donner figure concrètement à cette suite du Christ.

Cela étant, je ne sais pas si dans le mariage, au démarrage, le désir de la suite du Christ est fort. C'est le désir de l'union à l'autre qui prime. À partir de la vie religieuse que je connais ou de la prêtrise à partir de ce que j'en entends, il y a l'amour préférentiel pour le Christ qui veut se manifester d'une certaine façon à travers un engagement. L'engagement est de l'ordre de la mise en place et de l'incarnation du désir que l'on porte. Mais fondamentalement,



À PROPOS DE L'AUTEURE

Isabelle Le Bourgeois est religieuse auxiliaire et psychanalyste. Elle a été écoutante durant de nombreuses années en milieu carcéral et maintenant elle l'est dans son

cabinet comme psychanalyste. Elle intervient comme formatrice pour le monde religieux sur des questions de vie affective, d'abus et de formation à l'écoute, notamment.

c'est un amour préférentiel qui met en route ou, en tout cas, qui motive. Secondement, on cherche l'habillement, si je puis dire, pour le vivre, pour le concrétiser.

Cet amour préférentiel répond à un amour que l'on découvre premier. On ne se dit pas un jour qu'on aime Jésus plus que tout ; on ne découvre pas *ex nihilo* cet amour préférentiel. C'est parce que nous avons découvert qu'on

L'AMOUR QUE
L'ON A PERÇU EST
SUFFISAMMENT FORT
POUR SUSCITER LE
DÉSIR, L'ENVIE D'Y
RÉPONDRE, ET D'Y
RÉPONDRE DE FAÇON
PRÉFÉRENTIELLE.

était aimé et que l'amour nous précède que nous sommes capables de répondre. L'amour que l'on a perçu est suffisamment fort pour susciter le désir, l'envie d'y répondre, et d'y répondre de façon préférentielle. En préférant à toute autre forme de vie la réponse à cet amour, ce « oui » va s'incarner dans une forme concrète d'engagement.

Depuis des décennies, l'engagement dans un état de vie a perdu de son attrait. Comment comprendre ce phénomène ?

L'engagement dans un état de vie suppose qu'il n'y ait pas simplement la vie religieuse ou le sacerdoce mais aussi le mariage. Dans ce dernier cas, il n'en va pas de la préférence pour le Christ, qui est la spécificité de l'ordination ou de la vie religieuse. La vie religieuse ou le sacerdoce, ces formes spécifiques de suite du Christ, ont perdu de leur attrait.

Nous sommes dans une société qui ne parle plus de Dieu. La société est totalement sécularisée. Les personnes que je rencontre au quotidien me disent que croire en Dieu, c'est très bien pour moi, mais qu'elles n'en ont jamais entendu parler. Alors comment peuvent-elles savoir si elles ont reçu un appel ou non ? Elles ne savent pas de quoi il s'agit. Nous sommes dans une société où cette question ne va pas de soi. Il y a cinquante ans, on baignait encore dedans, mais aujourd'hui, rien n'est évident. C'est la première raison.

La deuxième tient à la visibilité de l'Église. Et l'image qu'elle renvoie n'est pas extraordinaire. L'Église a beaucoup été entachée ces dernières années par les révélations des crimes sexuels et des abus de pouvoir. Et cela continue. On sent qu'il y a un désir de vérité, indéniable, mais en même temps une espèce de débord. Cette réalité-là déborde tout. On ne sait pas très bien comment faire. Le bateau prend l'eau et l'on met des bouts de plastique pour le colmater. De ce fait, l'Église n'attire pas, elle suscite même du rejet.

Ces deux raisons-là, l'ignorance très forte et la crise de l'Église, ne contribuent pas à faire venir les gens et à ce qu'ils se posent la question d'un engagement. Et concernant l'engagement à vie, il faut élargir à la question du mariage. S'engager à vie constitue une difficulté particulière. Les réponses sont probablement multiples. La première, qui n'est pas forcément la plus importante, est la durée de la vie qui s'est considérablement allongée. L'engagement était pensable pour une durée de trente ans. Il l'est beaucoup moins s'il dure soixante ans. Il en va de même pour la vie religieuse ou pour la prêtrise. Le temps de durée de l'engagement a presque doublé.

Le deuxième élément, c'est qu'aujourd'hui – c'est un poncif, mais il faut l'évoquer –, on vit dans une société où l'on change facilement, où il est même bon de changer. Ceux qui ne changent pas sont des fonctionnaires, des encroûtés, ceux qui ne savent pas. Il faut se laisser faire par la nouveauté de la vie, par la créativité ou pour d'autres raisons. Il faut être mobile. Cette nouvelle pression sociale imprègne notre société. Rester

toujours au même endroit a un côté suspect. L'Église est incomprise dans une société qui se différencie d'elle au plan de la morale conjugale et familiale, une société où se marier dix fois n'importe pas. Attachée, à tort ou à raison, à un seul mariage possible, elle est incomprise. D'une certaine façon, cela revient à nier le droit à l'erreur.

Avec cette question, apparaît le troisième élément qui ne s'inscrit pas d'emblée dans l'idée d'engagement. L'Église n'envisage pas la possibilité de l'erreur et cette posture n'est pas du tout comprise actuellement. L'appui sur des

RESTER TOUJOURS
AU MÊME ENDROIT
A UN CÔTÉ SUSPECT.

anciens ou des idéalistes pour affirmer que l'engagement à vie est formidable n'est plus entendu.

Voilà une autre raison de se méfier de l'engagement. Cela indique une peur du définitif, comme si ce définitif allait nous empêcher de vivre, comme s'il allait nous enfermer. C'est une réaction presque inconsciente et irraisonnée, la peur que le oui définitif soit une prison. Cette peur diffère de la question d'être créatif ou pas, c'est plutôt la crainte d'être catalogué, de ne plus pouvoir changer, bouger. C'est une perception mortifère de l'engagement, psychologiquement puissante.

Dans le contexte de l'Église qui reconnaît des abus de conscience qu'elle a laissés faire, qu'elle a occultés ou cautionnés parmi ses membres, comment envisager l'engagement pour la vie et le respect de la liberté personnelle ?

Le terme indispensable pour qu'engagement et liberté puissent jouer vraiment est : confiance. Le problème d'aujourd'hui, c'est la confiance. Elle a été maculée, salie, bafouée, l'urgence est de la retrouver. Seuls des hommes et des femmes particulièrement bien au clair avec eux-mêmes et avec la relation à l'autre, sachant ce qu'est une relation juste, ajustée, peuvent y contribuer. Ils doivent être bien au clair avec les déraillements possibles du désir de pouvoir qui habite chacun.

COMMENT ÉCOUTE-T-ON
L'ESPRIT ENSEMBLE,
POUR QUE NOUS
GRANDISSIONS CHACUN
PERSONNELLEMENT
ET ENSEMBLE ?

Une autre condition est qu'il va falloir désormais des femmes en quantité suffisante dans l'Église pour que beaucoup reprennent un peu confiance. Aujourd'hui, on se méfie de tout le monde, tout particulièrement des prêtres, avec peut-être une exception pour l'évêque.

La situation est telle qu'il faut un réapprentissage commun de la confiance. Comment écoute-t-on l'Esprit ensemble, pour que nous grandissions chacun personnellement et ensemble ?

Enfin pour moi, c'est la liberté qui est la plus nécessaire, la liberté laissée aux hommes et aux femmes d'écouter l'Esprit Saint qui ne dort pas. L'accompagnement consiste à leur fournir les moyens de discerner comment l'Esprit les touche. Le problème est que c'est cela qui a été dévoyé par des gens ayant autorité qui leur disaient : « Ah ! mais moi, je sais pourquoi tu en es là. Moi, je vais te conduire ; moi, je connais la volonté de Dieu pour toi et je vais te l'indiquer. » La liberté est alors à peu près égale à zéro, elle est manipulée.

Or répondre à un appel implique qu'il y ait un sujet, un « je ». Pourtant, malgré son apparence anodine, cette formule est très ambiguë. Dans l'Église, dire qu'on répond à un appel donne l'impression que l'on reçoit un coup de fil, concernant quelque chose de précis qui nous est donné et auquel il suffit de répondre : « Allo ! Je suis là. » Le problème est que, dans ces conditions, aucun discernement ne semble nécessaire. Or c'est là que, d'une façon générale, l'apprentissage à la liberté intervient, à la fois pour écouter l'Esprit Saint dans nos vies et pour écouter, tout simplement, ce vers quoi la vie m'entraîne tel que je suis bâti, avec mon histoire. Les outils de cette liberté s'acquièrent, et cela passe par la confiance. Sans confiance, pas de liberté.

DANS L'ÉGLISE,
DIRE QU'ON
RÉPOND À UN
APPEL DONNE
L'IMPRESSION
QUE L'ON REÇOIT
UN COUP DE FIL.

Qu'est-ce que l'Évangile pourrait apporter à la conception contemporaine de la liberté ?

Je n'ai rien compris à l'Évangile si ce n'est pas un appel à la liberté de chacun ! Je suis sûre que Jésus n'est pas celui qui oblige à penser ceci ou cela, à faire ceci ou cela. Il est celui qui renvoie toujours à soi-même, à ce que nous sommes capables d'entendre et de faire au moment où il nous rencontre.

Je crois que laisser quelqu'un libre, c'est le laisser, comme Jésus sait le faire dans l'Évangile, être à la bonne hauteur, à la bonne distance de la réponse qu'il peut donner. Il n'y a pas de bonne réponse en soi, il n'y a que ce qu'on peut répondre à un moment donné. Je pense notamment à la rencontre de

Jésus avec le jeune homme riche, très symptomatique en la matière. Pour le moment, il ne peut que répondre ça mais cela ne veut pas dire pour autant qu'il va être mis de côté. Et quant à la femme adultère, il lui dit : « Va, ta foi t'a sauvée, et ne pêche plus. » Il lui demande quelque chose d'impossible. Comme aux personnes rencontrées, Jésus demande l'impossible. Bien sûr qu'ils vont continuer de pécher. Alors, que leur demande-t-il qui ne soit pas une violation de leur liberté et de leur capacité ? C'est très important car il est impossible qu'il nous demande de continuer. Quand il dit « Ne pêche plus » ou « Ta foi t'a sauvé », il veut dire : « Ta foi est bien là, je la reconnais. C'est ta liberté et ta liberté de croire en moi, dans ta capacité à ne plus pécher. Crois à la capacité de ta foi pour aller de l'avant. Peut-être qu'effectivement, tu pécheras moins, personne ne sait, mais crois en la capacité de ta foi parce qu'elle est grande. »

Jésus nous redit combien, finalement, notre foi est grande. Ce message prend à contre-pied certaines prédications affirmant qu'on est pécheurs, que notre foi n'est pas assez grande... Jésus rend la personne à sa liberté, il est réaliste. Sa réponse à hauteur humaine invite à s'appuyer sur la foi. Qui nous dit cela ?

JÉSUS REND
LA PERSONNE
À SA LIBERTÉ,
IL EST RÉALISTE.

Comment est-ce qu'on se le dit les uns aux autres aujourd'hui ? Voilà que notre foi est là, on la reconnaît, elle nous rend libres. Là est le lieu de notre liberté et nous n'y croyons pas assez.

Les types d'engagement ont évolué au cours de l'histoire, l'Église en a inventé et en a abandonné certains. Quelle perspective peut-on entrevoir pour notre temps, en contexte profondément sécularisé ?

Concernant les ministères, la question de leur durée déterminée est envisageable. On peut envisager le ministère sacerdotal pour la vie, mais on pourrait imaginer un service confié à des personnes pour quelques années. Cela a été imaginé, il y a quelques décennies, avant de tomber complètement en désuétude parce que c'est trop révolutionnaire, parce que nous sommes en situation de crise...

Pourtant si nous sortons de la sacralisation des ministères, il y a des possibilités d'imaginer les ministères autrement. En partant de la réflexion sur le service de la communauté, nous nous donnons une possibilité de penser autrement la référence au temps. C'est la leçon des *Actes des apôtres* avec le choix des Sept. Mieux vaut des personnes vraiment engagées, vraiment là, pleinement au service pour un temps déterminé que des personnes qui, finalement, vont s'user complètement.

La vie religieuse en va différemment parce qu'il ne s'agit pas du service de la communauté. Il s'agit d'un engagement, celui de porter l'Évangile dans une certaine manière de vivre, un peu partout dans le monde. Il ne s'agit pas du tout du même service d'Église, pas du même type d'engagement. C'est un choix de vie profond. Le sacerdoce est un choix de vie en même temps qu'un service de la communauté. Quand on

sera sorti de la théologie de la configuration du prêtre au Christ, on pourra peut-être s'autoriser à penser les choses autrement. Le Christ est en chacun de nous. Le prêtre a reçu une onction particulière pour certains services pour un temps particulier. La vie religieuse est un type d'engagement autre.

QUAND ON SERA SORTI
DE LA THÉOLOGIE DE
LA CONFIGURATION
DU PRÊTRE AU CHRIST,
ON POURRA PEUT-
ÊTRE S'AUTORISER À
PENSER LES CHOSES
AUTREMENT.

Concernant le mariage, je pense que sa conception chrétienne est bien différente de celle véhiculée par notre société. Aujourd'hui, on choisit le nombre de jours ; on a envie de se marier, on se marie pour des moments déterminés... Entre cela et le droit à l'erreur, il y a de la marge. Je serais prête à l'inscrire, pour au moins une fois. Un vrai droit à l'erreur permet de ne pas être coupé de la communauté, de ne pas être désigné comme pécheur jusqu'à la fin de sa vie et de pouvoir communier.

Y a-t-il encore besoin d'engagements à vie pour signifier des dimensions de la foi vécue ? Si oui, qu'est-ce qui en est le cœur ?

Oui, il y a la nécessité d'un engagement à vie. C'est une prise de risque à deux

en quelque sorte. Je pense que Dieu prend un risque... je ne sais pas comment il l'évalue, donc je ne parlerai pas à sa place ! Il s'engage quand même.

En ce qui concerne le sujet, évidemment, il prend un risque. Je suis d'accord pour signer, longtemps, très longtemps. Sur le volet de l'incertitude, l'engagement à vie est une manière de dire qu'on est au service d'une espérance plus forte que la certitude des jours. On risque quelque chose là parce qu'on ne sait pas si ça vaut le coup ou pas. On le découvre au bout de quelques années, même au bout de quarante ans de vie religieuse. Alors, je peux dire que le pari que j'ai fait est un beau coup parce qu'il m'a fait vivre. C'est un pari sur l'incertitude, or on n'aime pas l'incertitude. C'est un pari sur l'impuissance, sur la vulnérabilité. Mais c'est un pari au nom de la foi, c'est-à-dire au nom d'un oui donné à un autre qui s'appelle Jésus-Christ, et qui n'est pas n'importe qui !

Quelles interprétations pouvons-nous découvrir de notre situation ecclésiale, qui nous permettraient d'entendre à frais nouveaux la Parole de Dieu et d'éclairer l'avenir ?

Je pense que l'engagement est au cœur de l'Évangile. Il s'appuie sur le cœur de l'Évangile. L'engagement dit – et c'est peut-être cela le plus important – le cœur de la foi chrétienne, qui est l'espérance. On espère que la vie est

JE CROIS QUE S'IL
N'Y AVAIT PLUS DU
TOUT D'ENGAGEMENT
DANS L'ÉGLISE, IL
N'Y AURAIT PLUS
DE MANIFESTATION
POSSIBLE DE LA
FOI .

plus forte que la mort. Et on espère que les forces du bien, les forces de Dieu, triompheront de toutes les autres forces. L'engagement, c'est mettre sa foi là, c'est croire cela et mettre sa vie au service de ça.

Je crois que s'il n'y avait plus du tout d'engagement dans l'Église, il n'y aurait plus de manifestation possible de la foi. La foi

engage. La foi demande : « Va, et ne pèche plus. » La foi sauve, ça engage. On ne peut pas « marchander » sur cette dimension qui appartient au cœur de l'Évangile.■

Me voici

Antoine Desdouts

Quand j'ai été ordonné diacre, en vue du ministère presbytéral, la Mission de France m'a envoyé à Marseille. Cet envoi en bord de mer était-il une invitation à la plongée ? L'engagement que je vis en étant ordonné prêtre, dans la continuité de l'ordination diaconale qui me rappelle que le service est premier, est une forme de plongeon, d'immersion.

D'abord, parce que cet engagement s'enracine dans le baptême, que j'ai reçu petit : une immersion dans la vie chrétienne. Je suis appelé à déployer cette plongée dans la vie de Dieu par toute mon existence chrétienne, engagée à la suite du Christ. Ensuite, comme je suis ordonné et envoyé, je vis une immersion dans un nouvel univers, dans une nouvelle manière de voir le monde, de vivre. Envoyé dans un lieu que je ne connaissais pas, pour rejoindre des frères et des sœurs à rencontrer. Ordonné pour vivre d'une vie nouvelle dans le dynamisme reçu au cours de cette célébration : la même vie qui continue (mon ordination s'inscrit dans mon histoire de vie, tout en marquant un changement), mais habitée par une dimension nouvelle, un engagement qui donne une profondeur.

ORDONNÉ ET ENVOYÉ,
JE VIS UNE
IMMERSION DANS
UN NOUVEL UNIVERS,
DANS UNE NOUVELLE
MANIÈRE DE VOIR
LE MONDE, DE VIVRE.

À PROPOS DE L'AUTEUR

Antoine a été ordonné prêtre à la Mission de France en juillet 2023. Il est en équipe à Marseille, où il travaille dans un bureau d'études dans le domaine de la construction.

Avancer vers la profondeur

Pour plonger, il faut aller en avant, oser aller vers un inconnu qui peut m'impressionner, sans savoir à quoi m'attendre. Oser me jeter à l'eau pour aller vivre en profondeur. Comme un écho à l'invitation que Jésus adresse à Simon-Pierre : « Avance vers la profondeur¹. » (Lc 5, 4) M'engager, c'est me risquer et donner ma vie en donnant quelque chose de moi : ma parole, mon temps, ma confiance, mon énergie... Engager ma vie pour Dieu, c'est me porter garant pour lui, être prêt à peser pour lui. Cela suppose d'abord d'accueillir la vie reçue de Dieu. M'engager, c'est faire le choix de me mouiller pour le Seigneur.

L'engagement est associé à un commencement, une mise en mouvement : le randonneur s'engage sur un sentier. Ordonné prêtre, je suis envoyé par l'Église, pour m'engager sur le chemin de la mission. Envoyé, à la manière

C'EST LA VIE
INTÉRIEURE QUI
PERMET DE CULTIVER
LE SENS DE
L'ENGAGEMENT.

dont les Douze ont été envoyés par Jésus, en partant sur les chemins. Cette mise en route a été pour les apôtres la suite d'un appel. L'engagement est réponse à une interpellation : l'engagement est une responsabilité qui m'est confiée. Cet appel résonne à l'intérieur. C'est la vie intérieure

qui permet de cultiver le sens de l'engagement, en laissant de la place pour laisser émerger l'appel du Seigneur à s'engager : dans un cœur-à-cœur avec le Seigneur, j'apprends à découvrir où et comment orienter mon énergie.

Cependant, l'engagement ne se limite pas à une conséquence de la foi. Il est « le lieu de la foi, lieu de son avènement et de son épanouissement »². La foi grandit dans l'engagement, dans la diversité des expériences. L'engagement permet une rencontre de Dieu et fortifie la foi. De même qu'en plongeant, on découvre la vie sous-marine, en s'engageant, on découvre les trésors de la foi qui nous font pressentir la vie divine. C'est en s'engageant qu'on devient

1. Traduction littérale.

2. P.-L. Choquet, J.-V. Élie, A. Guillard, *Plaidoyer pour un nouvel engagement chrétien*, L'Atelier, 2017, p. 90.

croyant. Ordonné prêtre, je suis engagé par l'ordination presbytérale : ce que cet engagement me fait vivre fortifie ma foi en m'invitant à vivre plus en profondeur la vie chrétienne. L'exigence de l'engagement nourrit ma foi.

L'engagement est personnel et ecclésial

Être ordonné prêtre, c'est l'articulation d'une décision personnelle et d'une disponibilité à l'Esprit. Un engagement de l'être humain, qui met sa liberté en jeu par l'action de sa volonté, fruit d'un discernement personnel. Une confiance en Dieu qui s'engage et dans l'Église qui sert l'engagement de Dieu, par son discernement et par l'accompagnement de la personne ordonnée.

Par l'ordination presbytérale, je m'engage avec d'autres – au sein d'un presbyterium, en équipe Mission de France... – ; pour d'autres – celles et ceux auxquels je suis envoyé – ; en Église, au sein de laquelle je déploie cet engagement. Le compagnonnage avec d'autres nourrit mon engagement : ce que les autres me renvoient, par leur interpellation et par leur témoignage, m'aide à ajuster mon engagement, en me rappelant que

je suis envoyé, par l'Église, vers d'autres, au nom du Christ. En équipe, au sein du presbyterium, nous avons à cœur d'être engagés ensemble, solidaires et concernés par l'engagement de chacun et de chacune. L'engagement de chaque membre du corps compte pour la vitalité du corps. À la Mission de France, les engagements sont vécus sur des terrains très divers (environnement géographique et social, domaine professionnel, type d'insertion ecclésiale...) : cela élargit mon regard et m'invite à me sentir aussi engagé pour les personnes que je ne côtoie pas où j'ai les pieds.

CELA ÉLARGIT MON
REGARD ET M'INVITE
À ME SENTIR AUSSI
ENGAGÉ POUR LES
PERSONNES QUE JE
NE CÔTOIE PAS OÙ
J'AI LES PIEDS.

L'engagement vécu à l'ordination presbytérale permet de grandir en liberté. La peur de s'engager est parfois associée à la crainte d'une perte de liberté : l'engagement m'empêcherait de faire quelque chose. En plongeant, je ne peux plus respirer l'air libre. Mais en plongeant, je découvre les fonds

sous-marins, que je ne voyais pas avant de plonger. S'engager, c'est choisir, en acceptant de renoncer à certaines choses, pour déployer ses dons, faire une nouvelle expérience, qui fait grandir.

S'appuyer sur des paroles données

Être ordonné prêtre, c'est s'engager pour la vie. Un engagement pour la vie peut faire peur, du fait de l'instabilité de notre vie, des nombreuses évolutions dans notre existence et des mutations de notre monde. On ne sait pas ce que l'avenir nous réserve... S'engager pour la vie, c'est se donner les moyens de construire du solide, sur des fondations qui durent. Donner une consistance à cet engagement permet de s'appuyer dessus comme quelque chose de fondateur et durable.

Être ordonné prêtre, c'est s'engager gratuitement, sans contrepartie. Un engagement est parfois intéressé ou trouve une motivation particulière dans un bénéfice qu'on y obtient. Et si un engagement pouvait être « pour

ÊTRE ORDONNÉ
PRÊTRE, C'EST
S'ENGAGER
GRATUITEMENT,
SANS CONTREPARTIE.

rien » ? Simplement, pour Dieu. Plonger, pour contempler la beauté de ce qu'on y découvre. Dans le même temps, m'engager en vue de contempler le royaume de Dieu qui est déjà là et m'engager en vue d'agir pour qu'il advienne.

L'engagement désigne autant ce qui continue, se déploie dans la durée (je vis un engagement, je suis engagé) que le démarrage, à un instant précis, le moment fondateur (je prends un engagement, je m'engage). Ce qui se déploie dans la durée s'appuie sur le moment fondateur. L'engagement pris au moment de la célébration de l'ordination est à vivre jour après jour, en s'appuyant sur des paroles données, qui engagent. Les paroles que j'ai prononcées au cours de la célébration de mon ordination m'engagent. « Me voici » : j'avance, je me présente tel que je suis. « Oui, je le veux » : j'engage ma volonté personnelle. « Oui, je le promets » : je fais une promesse qui ouvre un avenir. « Amen » : je peux m'appuyer dessus, c'est du solide.

Un engagement, c'est une fondation solide sur laquelle je peux m'appuyer pour grandir, en plongeant dans la profondeur de la vie. L'ordination presbytérale en est un bel exemple. ■

Être prêtre là où je ne m’y attendais pas

Thierry Sauzay

Prêtre depuis 2005, mais engagé depuis peu avec la communauté Mission de France, j’ai relu à cette occasion le décret sur le ministère des prêtres du concile Vatican II. Au paragraphe de ce texte insistant sur l’union fraternelle entre les prêtres, on trouve une énumération surprenante des modalités du ministère presbytéral : ministère paroissial ou non, enseignement, travail scientifique, travail manuel, tâches apostoliques ou ordonnées à l’apostolat... Cette énumération se termine ainsi : « Finalement, tous visent le même but : édifier le Corps du Christ ; de notre temps surtout, cette tâche réclame *des fonctions multiples et des adaptations*

LE CONCILE
[...] ENCOURAGE
VIVEMENT LA
DIVERSITÉ DANS
L’EXERCICE
DU MINISTÈRE
PRESBYTÉRAL.

nouvelles. » (Presbyterorum ordinis n° 8) À l’endroit même où le texte parle de l’importance de l’unité entre les prêtres, on pourrait s’attendre à ce qu’il veuille réduire cette multiplicité de profils. C’est tout le contraire. Non seulement le concile ne confond pas unité et uniformité, mais il encourage vivement la diversité dans l’exercice du ministère presbytéral.

À PROPOS DE L’AUTEUR

Thierry Sauzay est prêtre du diocèse de Versailles, diplômé d’une maîtrise en théologie biblique. Engagé avec la Mission de France, il est membre de l’équipe des « Deux Rives ». Il exerce un ministère au

travail comme accompagnateur en montagne, sur la vallée de Serre Chevalier (Hautes-Alpes). Il est vicaire sur la paroisse de Briançon et engagé dans diverses associations.

La tentation de réduire le ministère presbytéral

J'avais probablement lu ce passage au séminaire, mais sans m'y arrêter suffisamment... Ce qui me frappe aujourd'hui, c'est l'actualité d'un tel texte. En effet, n'y a-t-il pas, là où la raréfaction du nombre de prêtres se fait sentir, comme une tentation à deux visages ? Dans cette situation, le regard se focalise naturellement vers les paroisses et la nécessité de leur trouver un pasteur. Mais cette focalisation ne conduit-elle pas à relativiser les autres modalités du ministère presbytéral ? Là où, autrefois, un prêtre pouvait déployer pleinement son engagement comme enseignant, aumônier d'étudiant, d'hôpital, de prison, de maison de santé, au service des plus pauvres, et bien d'autres modalités, voilà que ces missions sont bien souvent réduites à des casquettes empilées à loisir, sur la tête d'une seule et même personne. Leur valeur s'en trouve relativisée face à la mission « première » de curé, et le regard même posé sur le prêtre, terriblement réduit.

LEUR VALEUR
S'EN TROUVE
RELATIVISÉE
FACE À LA MISSION
« PREMIÈRE »
DE CURÉ.

On en arrive alors au deuxième visage de cette tentation : puisque beaucoup ne sembleraient plus bien savoir ce qu'est un prêtre, il paraîtrait opportun de leur proposer un modèle unique, celui du curé de paroisse ultra-polyvalent et multi-compétent, sorte d'actualisation du curé du XIX^e siècle. Le reste serait l'affaire des laïcs. Ne risque-t-on pas de réduire la possibilité pour quelqu'un de se projeter et d'engager sa vie dans toute la richesse de ce beau ministère ? En 2009, le pape Benoît XVI avait lancé une « année sacerdotale », à la lumière du saint Curé d'Ars. Il y fut question de proclamer Jean-Marie Vianney, un curé donc, « patron de tous les prêtres du monde ». Or Benoît XVI refusa, à la surprise de beaucoup... Le porte-parole du Vatican expliqua ce jour-là : « Il y a beaucoup d'autres figures de prêtres qui peuvent servir d'inspiration et de modèle pour ceux qui accomplissent *d'autres formes de ministère sacerdotal*. »

Le ministère d'une Église sans frontière

Mon cheminement avec la communauté Mission de France, et le ministère vécu au travail en tant qu'accompagnateur en montagne, m'ont amené à

relire mon engagement de prêtre sous une lumière nouvelle. Classiquement, le concile Vatican II détaillait trois aspects du ministère presbytéral, trois fonctions de ce service rendu à l'Église et au monde : en tout premier lieu le service de la Parole, dont le concile dit qu'il y a « bien des manières » de l'exercer. Écoute, silence, dialogue... La montagne permet une simplicité et une gratuité qui rendent souvent les échanges plus ajustés et plus vrais, plus centrés sur l'essentiel et sur le sens. Lorsque l'on transpire ensemble, on se défait bien souvent de ces masques et de ces surplombs qui obscurcissent la relation, on redevient frères et sœurs, on réapprend à échanger en vérité.

LA PAROLE
DES PLUS PAUVRES
CACHE BIEN
SOUVENT UN
ÉVANGILE VIVANT
À METTRE AU JOUR .

On apprend à donner comme à recevoir. C'est ce que j'expérimente particulièrement lorsque j'emmène en montagne des personnes en grande précarité, au sein de l'association 82-4000 Solidaires. La parole des plus pauvres cache bien souvent un évangile vivant à mettre au jour.

En second lieu vient le service du signe, de la présence, entre autres dans les sacrements et la liturgie, mais pas uniquement. Le ministère au travail m'a recentré sur la recherche de la présence du Christ en ceux que je rencontre au travail, cheminant à leur côté à travers joies et peines, me laissant aussi interpellé par eux. Quelle joie alors de pouvoir attester cette présence parfois cachée ou questionnée, et en rendre grâce dans l'eucharistie ! Loin de m'éloigner des sacrements, le ministère au travail m'y ramène, me fait approfondir leur véritable sens, et change ma façon de les vivre.

En tout dernier lieu (et non en premier !) vient la fonction de pasteur, la charge de l'unité de la communauté. Là encore, il y a bien des façons d'être pasteur, « berger ». Parcourir les vallées et leurs périphéries existentielles en est une, le Christ le dit sans ambages dans l'Évangile. Il y a d'ailleurs bien des analogies entre le métier d'accompagnateur en montagne et le fait d'être pasteur. Écouter, inviter, guider, faciliter, mais surtout, ne pas être « douanier », comme le pape François a pu le dénoncer à plusieurs reprises. Ce que

le ministère au travail me rappelle sans cesse, c'est qu'il faut toujours se garder de vouloir tracer une frontière à l'Église.

Le signe de l'Église en sortie

Pour terminer, j'ai été frappé par l'émotion d'un garde du Parc des Écrins, restant des heures avec lui à compter des bouquetins. Il était particulièrement touché non seulement qu'un chrétien, un baptisé, mais particulièrement « qu'un prêtre vienne nous rencontrer, partager ce que l'on vit au quotidien ».

Qu'est-ce qui le touchait donc autant, dans le fait que ce soit « un prêtre » ? L'Église n'est pas une simple association, elle n'est pas auto-référencée, elle est l'« Ecclesia », l'appelée par Dieu.

Le ministère ordonné est un humble signe que l'Église cherche à se recevoir d'un autre qu'elle-même, Dieu, dans un « vis-à-vis » et un dialogue vivant avec Lui. Un signe irréductible, au-delà des qualités, des défauts, des idées ou des choix du ministre ordonné. Sans ministère ordonné, y aurait-il encore cette manifestation symbolique du « vis-à-vis » dans l'Église ? Je ne sais ce que ce garde mettait dans son émotion si particulière. En tout cas, elle m'a interpellé et fait réfléchir...

L'ÉGLISE N'EST
PAS UNE SIMPLE
ASSOCIATION,
ELLE N'EST PAS
AUTO-RÉFÉRENCÉE,
ELLE EST
L'« ECCLESIA »,
L'APPELÉE
PAR DIEU.

Chaque jour, s'engager dans un ministère au travail me fait mieux comprendre le ministère presbytéral. En relisant mon parcours depuis mon ordination, j'ai le sentiment qu'il me faut sans cesse redécouvrir ce que c'est qu'être prêtre, et apprendre à l'être vraiment. Il me semble finalement avoir entendu un appel à être prêtre, là où je ne m'y attendais pas. ■

Le choix de la vie monastique

Frère Jean-Louis Verstrepren

De nos jours, l'engagement est vraiment problématique pour beaucoup. Non seulement la difficulté de s'engager est réelle, en particulier pour les jeunes, mais tenir un engagement est devenu un vrai défi, parfois hors de portée pour certains.

Après un constat de ce que j'ai entendu auprès de jeunes, j'essaierai de voir comment, dans mon expérience personnelle, j'ai eu à vivre ce défi de l'engagement.

Un défi difficile à relever

Aujourd'hui, en rencontrant des jeunes, je suis frappé par une question récurrente chez eux : comment être sûr que les choix que je fais sont bons et que je les tiendrai ? Ils ont un tel choix d'études possibles, ils veulent être si certains que la personne qu'ils veulent aimer pour la vie est bien la bonne, que cela en vient parfois à les paralyser. Ils recherchent des critères quasi scientifiques de la certitude de leur choix. Il me semble que, derrière cela, se cache peut-être une crainte du risque mais surtout une difficulté de faire des choix, c'est-à-dire, de renoncer. Cela est tellement présent chez ces jeunes, par ailleurs souvent très généreux, que cela m'a amené à réfléchir sur mon propre cheminement. La demande de la contribution pour la LAC me donne

.....

À PROPOS DE L'AUTEUR

Le Frère Jean-Louis Verstrepren est entré à l'abbaye bénédictine de la Pierre-qui-Vire en septembre 1984. Il a fait sa profession solennelle (engagement définitif) le 1^{er} novembre 1989.

l'occasion de synthétiser des réflexions qui ne sont pas terminées et connaissent encore, je l'espère, des évolutions.

Il ne s'agit pas de jouer à l'ancien combattant, mais de voir comment, dans le temps et le monde qui ont été les miens, il m'a été possible de m'engager à divers niveaux, de poser des choix d'abord, puis de les mettre en œuvre, parfois au travers de difficultés.

S'engager, ça s'apprend

Avant mon entrée au monastère, choix et engagement radicaux, j'ai eu des occasions de m'engager, suite à divers choix.

Il y a eu le choix des études, lié chez moi au choix d'un métier. C'est un souci qui a existé très tôt. En effet, le fait que mes deux parents ont exercé un métier qu'ils n'aimaient pas m'a marqué très jeune. Mon choix s'est fixé assez vite : celui de chirurgien-dentiste. Car

– ce n'est pas une blague – c'est en me faisant soigner chez ma dentiste, excellente praticienne, que j'ai pris goût à ce métier. Je dis cela car ce choix restera constant, même si parfois, j'ai pensé à l'enseignement. Du coup, dès le collège, les choix étaient faits vers des options fortes en physique, chimie et biologie. J'avais la chance d'avoir les capacités intellectuelles et manuelles pour mener ces études. On comprendra ainsi ma surprise d'entendre aujourd'hui tant et tant de terminales ne sachant pas ce qu'ils vont faire l'année suivante ou bien entamant un cycle d'études dont ils ne savent à quoi il aboutira. Je leur dis toujours : « L'essentiel, c'est de choisir un métier qui te plaise. » L'ombre de mes parents...

LE CHOIX DES ÉTUDES
ET D'AUTRES CHOIX
FAITS DANS LA
JEUNESSE (SPORTS,
ACTIVITÉS SOCIALES,
MOUVEMENTS DE
JEUNESSE) PRÉPARENT
À S'ENGAGER À UN
CHOIX PLUS DÉCISIF,
CELUI DU MARIAGE.

En fait, le choix des études et d'autres choix faits dans la jeunesse (sports, activités sociales, mouvements de jeunesse) préparent à s'engager à un choix

plus décisif, celui du mariage. C'est en tout cas ainsi que je relis les différents choix effectués adolescent.

Si, dans ma vie, j'ai eu effectivement la question, sinon du mariage, du moins celle des fiançailles, qui s'est posée, il est vrai que s'est présenté alors un appel à la vie religieuse et qu'il a fallu faire un choix, c'est-à-dire un renoncement, qui n'a pas été facile. C'est alors l'intuition intime de là où serait vraiment mon bonheur le plus profond qui a joué et triomphé. C'est ainsi qu'à l'époque, il m'a fallu faire un saut sans savoir du tout si l'essai serait « transformé ».

Le choix de la vie monastique et l'engagement dans celle-ci a certainement été le moment le plus crucial de ma vie. Non pas qu'il ait été pénible, mais il engageait toute une vie, même si la sagesse de l'Église donne plusieurs années avant de s'engager définitivement. Années qui permettent de voir si cette vie nous épanouit, si l'appel du Christ est authentique. Ce discernement ne se fait pas seul, mais avec un accompagnateur spirituel et la communauté. C'est capital, je ne suis pas seul à discerner, d'autres le font avec moi, mais c'est finalement moi qui ai dû faire le choix, pas même Dieu. Toutefois, me sentir confirmé par l'avis d'autres personnes en qui j'avais confiance n'a pas été indifférent à mon engagement.

Je dois dire que je n'ai pas eu, durant ces quarante années de vie monastique, de crise tendant à un retour en arrière. Par contre, il y a eu certainement la prise de conscience, finalement assez rapide mais durable, qu'il n'est

PASSER DE LA
SAINTETÉ DÉSIRÉE
À LA PAUVRETÉ
OFFERTE .

pas possible, par ses propres forces, d'être vraiment à la hauteur de l'Évangile et de ses engagements. Un jésuite résumait cette expérience rude en une phrase qui me parle toujours et que je partage volontiers à des jeunes parfois découragés devant leurs limites, leurs

péchés : « Passer de la sainteté désirée à la pauvreté offerte. » Pas si simple qu'il y paraît, surtout dans un monde culturellement marqué par l'exigence de la performance.

Si ma vie monastique n'a pas été marquée par la remise en cause de mes choix et engagements, la vie de ma communauté, par contre, a pu connaître des périodes difficiles avec, notamment, le départ de plusieurs jeunes profès solennels, c'est-à-dire de frères engagés à vie quelques années à peine après leur engagement. C'était au milieu des années 1990. Mais je dois dire que cela n'a pas ébranlé profondément mon choix personnel. Car, en fait, j'avais senti des fragilités chez ces frères et ces départs ne m'avaient pas surpris. Dans la vie monastique, si on laisse peu à peu s'affadir la vie de prière, la relation personnelle au Christ, on se retrouve très vite sujet à un ennui dévastateur car il n'y a pas beaucoup de possibilités de distractions ou d'activités permettant de se donner le sentiment (ou l'illusion ?) d'exister vraiment ou de maîtriser son chemin. Il ne s'agit pas d'être toujours au « top niveau » mais de garder vivant le désir qui nous a fait choisir cette vie.

IL NE S'AGIT PAS
D'ÊTRE TOUJOURS
AU « TOP NIVEAU »
MAIS DE GARDER
VIVANT LE DÉSIR
QUI NOUS A FAIT
CHOISIR CETTE VIE.

L'intérêt de ce témoignage

Pour conclure : en quoi l'exposé de mon expérience de vie peut-il aider des jeunes qui peinent aujourd'hui à s'engager ? C'est vrai que le monde a changé depuis les années 1980. Encore que...

Il me semble que l'incertitude du monde, de la société, demeure et demeurera encore pour longtemps. Certes, dans ma jeunesse, il n'y avait pas encore la crise climatique, même si des signaux d'alarme avaient été émis, malheureusement pas entendus.

Mais j'ai l'impression qu'aujourd'hui, la difficulté à se projeter dans l'avenir, à faire des choix, à s'engager selon le ou les choix faits vient plus d'une attitude culturelle qui refuse tout risque. Il faut toutes les certitudes de réussite pour s'engager.

Savoir avec certitude si Dieu m'appelle dans la vie religieuse, si mon couple pourra durer alors qu'il y a tant de séparations, etc., c'est une question à

laquelle on n'aura la réponse qu'à la fin de sa vie et il faut l'accepter. Il y a parfois des questions qui sont des pièges car toute question dont la réponse est impossible à trouver me paraît être un piège.

Il faut accepter aussi que le choix précédant un engagement implique des renoncements. J'ai parfois l'impression, dans notre société occidentale si riche, qu'on ne peut plus accepter le renoncement. Or, je crois, d'expérience, que c'est le renoncement qui nous permet de faire des choix et de grandir. Il m'est très pénible de rencontrer parfois des gens qui n'ont jamais réussi à faire les choix décisifs dans leur vie car ils ne voulaient pas renoncer. Ils

traînent alors un regret de n'avoir pas pu vraiment construire quelque chose. Et c'est très difficile de les aider car le passé est le passé.

LE CONSEIL QUE
JE VOUDRAIS DONNER
AUX JEUNES ET MOINS
JEUNES C'EST D'OSER
LE RISQUE, D'OSER LE
RENONCEMENT LORSQU'ON
PERÇOIT QU'UN CHEMIN
DE BONHEUR AUTHENTIQUE
S'OUVRE.

Le conseil que je voudrais donner aux jeunes et moins jeunes c'est d'oser le risque, d'oser le renoncement lorsqu'on perçoit qu'un chemin de bonheur authentique s'ouvre. Bien sûr, la foi, la confiance

en Dieu, peuvent être un appui plus que précieux. Mais il faut savoir que Dieu nous veut libres et responsables sans chercher à obtenir de lui les réponses qui nous éviteront de choisir en adulte. Ça, ça ne marche pas.

Il faut accepter de se jeter à l'eau... et, comme chrétien, en sachant que nous ne sommes pas seuls. Visiter son passé pour y voir les moments où des choix et des engagements ont été féconds peut aider à choisir son avenir. ■

Élie, la conversion de l'engagement

Benoît Blin



« Je suis rempli de zèle pour le SEIGNEUR. » (1 R 19, 10.14) C'est ainsi qu'à deux reprises le prophète Élie se décrit lui-même. Élie, le zélé.

Le dictionnaire nous donne la définition suivante : « Zèle : Ardeur que l'on met pour servir une cause ou une personne. » Voici un personnage biblique qui proclame son engagement pour Dieu.

Au long des trois chapitres qui lui sont consacrés dans le *Livre des Rois* (1 R 17-19), Élie bataille jusqu'à l'épuisement avec le roi Achab et la reine Jézabel pour dénoncer le culte de Baal : il traverse des déserts, affronte famine et sécheresse, ressuscite le fils d'une veuve, défie les prophètes de Baal, fait descendre le feu du ciel. Tout cela « pour que ce peuple sache que c'est toi, SEIGNEUR, qui es Dieu » (1 R 18, 37). Impressionnant ! Quel engagement !

Mais en lisant de près ces chapitres, le texte laisse apparaître quelques failles, quelques doutes. Quelle parole Élie engage-t-il vraiment ? Celle de Dieu ou la sienne ? Et qu'est-ce que cela produit ?



À PROPOS DE L'AUTEUR

Benoît est prêtre de la Mission de France, en équipe à Marseille.
Il travaille dans une entreprise qui construit des centrales photovoltaïques.
Et il participe à la formation biblique sur le diocèse de Marseille.

De quelle parole Élie est-il porteur ?

Déjà, le tout premier verset mettant en scène Élie peut nous poser question : « Élie, le Tishbite, de la population de Galaad, dit à Akhab : “Par la vie du SEIGNEUR, le Dieu d’Israël au service duquel je suis : il n’y aura ces années-ci ni rosée ni pluie sinon à ma parole.” » (1 R 17, 1)

« Sinon à ma parole »... La parole de qui ? De Dieu ou d’Élie ? Le prophète censé annoncer la parole de Dieu n’annoncerait-il pas sa propre parole ? On ne retrouve pas ici la formule traditionnelle utilisée par les prophètes pour rapporter la parole

QUAND DIEU PARLE,
SA PAROLE EST UNE
PAROLE QUI PREND
SOIN, QUI DONNE VIE.

de Dieu : « Ainsi parle le SEIGNEUR. » Cet oubli est étonnant, d’autant plus qu’au verset suivant, on mentionne explicitement que Dieu prend la parole : « La parole du SEIGNEUR fut adressée à Élie : “Va-t’en d’ici, dirige-toi vers l’Orient et

cache-toi dans le ravin de Kerith qui est à l’est du Jourdain. Ainsi tu pourras boire au torrent, et j’ai ordonné aux corbeaux de te ravitailler là-bas.” » (1 R 17, 2-4)

Quand Dieu parle, sa parole est une parole qui prend soin, qui donne vie (c’est le cas pour toutes les paroles de Dieu dans le cycle d’Élie). Ce n’est pas une parole de mort comme cette sécheresse annoncée par la parole d’Élie.

Et quand une parole vient de Dieu, qu’en fait Élie ? Regardons au chapitre suivant Dieu prendre à nouveau la parole : « La parole du SEIGNEUR fut adressée à Élie, la troisième année : “Va, montre-toi à Akhab ; je vais donner de la pluie sur la surface du sol.” » (1 R 18, 1) Encore une parole de vie qui vient de Dieu. Or, jamais Élie n’ira servir cette parole à Akhab. Au contraire, il va utiliser cette information pour le défier et triompher de lui.

Le texte nous ouvre cette grille de lecture : Élie déclare être au service du Dieu d’Israël, mais il semble utiliser la parole de celui-ci dans son propre combat avec Akhab, en en faisant une parole de mort plutôt qu’une parole de vie. Attitude bien humaine de détourner une parole d’autorité pour son profit.

Les conséquences de ce détournement

Utiliser l'autorité de Dieu à son profit, qu'est-ce que cela produit ? La fiction a ceci d'extraordinaire qu'elle nous permet d'explorer les conséquences des logiques qui s'ouvrent devant nous. Le récit d'Élie va dérouler les conséquences de ce détournement de la parole. Élie devient le « portemalheur d'Israël » (1 R 18, 17). Il poussera le peuple au massacre des prophètes de Baal, enclenchant un cycle de violence dont il sera finalement victime, devant fuir devant Jézabel « pour sauver sa vie » (1 R 19, 3).

Il est craint même de ses alliés : Ovadyahou, qui « craignait le SEIGNEUR » (1 R 18, 3) et qui avait sauvé de la mort d'autres prophètes, résiste à devenir porteur de la parole d'Élie car celle-ci mène à la violence et à la mort (1 R 18, 7-14).

Que se passe-t-il ? En détournant la parole de Dieu, Élie a fait de celui-ci un Baal : un Baal plus puissant que l'autre certes, mais un Baal quand même, un dieu dont la puissance est celle des éléments, un dieu de la pluie, du vent, du tremblement de terre et du feu, un dieu bruyant et violent. Élie s'est en fait engagé pour un Baal, qui comme toutes les idoles, n'est qu'une projection de sa propre peur, sa propre violence et sa propre soif de pouvoir.

EN DÉTOURNANT
LA PAROLE DE DIEU,
ÉLIE A FAIT DE
CELUI-CI UN BAAL.

Comment réagit Dieu face à cette usurpation ? Le récit présente un autre chemin que Dieu offre à Élie.

Une conversion de l'engagement

Dieu ne désavoue pas Élie, il l'invite à chaque fois qu'il est prisonnier de sa propre parole à revenir à une expérience fondamentale. Cette expérience commence toujours par un passage par le désert (1 R 17, 3-7 ; 19, 4-8), c'est-à-dire par le lieu de l'Alliance, par le lieu de l'engagement premier de Dieu envers Israël et en retour de l'engagement d'Israël envers Dieu.

D'abord Dieu envoie Élie à Sarepta (1 R 17, 8-24) : il le fait couper (en traversant le ravin de Kerit, de la coupure) d'avec les puissants pour l'envoyer auprès des plus faibles ; auprès de cette veuve étrangère et de son fils, menacés par la famine. Dans ce contact avec la mort, il supplie Dieu de donner la vie. Dans un premier temps, afin de nourrir cette famille, nous voyons apparaître pour la première fois dans sa bouche la formule du messager : « Ainsi parle le SEIGNEUR » (1 R 17, 14), apportant ainsi une parole de vie ; puis dans un second temps pour ressusciter l'enfant, en invoquant le nom du SEIGNEUR. C'est là qu'il est exaucé et qu'il est pour la première fois reconnu comme homme de Dieu : « Oui, maintenant, je sais que tu es un homme de Dieu, et que la parole du SEIGNEUR est vraiment dans ta bouche. » (1 R 17, 24) Quand Élie

QUAND ÉLIE S'ENGAGE
ENVERS LES PLUS
FAIBLES, C'EST LÀ
QU'ON RECONNAÎT
QU'IL EST PORTEUR DE
LA PAROLE DE DIEU.

s'engage envers les plus faibles, c'est là qu'on reconnaît qu'il est porteur de la parole de Dieu.

Mais Élie n'a pas encore bien compris, et l'épisode du mont Carmel au chapitre 18 nous le montre. Ses pas l'emmèneront alors sur un autre mont :

l'Horeb (1 R 19, 9-14). Élie y reconnaîtra que Dieu n'est pas dans la violence des éléments, tout comme il n'est pas dans la violence qui s'est déchaînée lors de son combat avec Baal, mais « dans une voix de fin silence » (1 R 19, 12). Élie en ressortira transformé : à la fois dans l'image qu'il se fait de Dieu et dans son engagement. Cette fois, Dieu l'envoie en son nom. Et non plus pour se battre, mais pour mettre en route d'autres hommes (1 R 19, 15-16).

Maintenant, il est véritablement engagé pour Dieu.

L'engagement : passer d'une volonté à l'autre

« Non pas ma volonté, mais la tienne. » Ces paroles de Jésus pourraient illustrer la conversion d'Élie. Non pas mon combat, mais le tien. Cette conversion passe ici par le service des plus faibles et par le silence du recueillement.

Nos engagements pour Dieu ne sont pas des prétextes à servir nos propres causes, aussi nobles soient-elles en apparence. Peut-être que le critère qui ressort de ce récit peut nous aider : est-ce que mon engagement pour Dieu m'ouvre à la vie, à la vie des plus fragiles ? Ou est-ce que cet engagement obéit à des logiques qui font glisser vers la violence et la mort ?

Enfin, notons que Dieu cherche toujours à prendre soin de celui qui s'engage : « Lève-toi et mange, car autrement, le chemin sera trop long pour toi. » (1 R 19, 7) ■

L'« auto-donation » de Dieu

Bernard Michollet

Israël, le peuple de l'Alliance avec Dieu, a pris naissance spirituellement dans l'expérience de la sortie d'Égypte. La figure de Moïse campe la réponse des Hébreux à Dieu qui s'engage vis-à-vis d'eux. Avec Jésus de Nazareth, advient le peuple christique comme réponse à ce que ses disciples perçoivent de Dieu qui s'est donné aux hommes. L'interprétation paulinienne de l'itinéraire de Jésus de Nazareth remplit la définition du terme « Christ ». L'interprétation johannique est un travail de décryptage de l'identité de Jésus qui utilise le vocabulaire religieux disponible pour la penser. Ces trois moments sont destinés à montrer comment l'engagement des humains vis-à-vis de Dieu est porté par celui de Dieu vis-à-vis d'eux, comme une réponse à sa venue vers eux.

« Je suis descendu pour le délivrer »

Quel que soit le fait auquel il s'accroche – peut-être totalement anodin –, le récit du buisson ardent a été construit pour servir une conviction de foi enracinée dans une histoire. Le texte d'*Exode 3*, qui décrit l'expérience que Moïse fait de Dieu, est le support d'une théologie bien précise. Il véhicule une figure de Dieu qui deviendra fondatrice, la figure du Dieu libérateur du peuple asservi en Égypte. Après la création de l'espace sacré par Dieu lui-même, Dieu continue, disant :



À PROPOS DE L'AUTEUR

Bernard est membre de l'équipe « Éthique, cultures et foi ». Il travaille à la formation aux ministères diaconal et presbytéral de la MdF, co-dirige l'École pour la Mission et est membre du comité de la LAC.

« J'ai vu l'affliction de mon peuple qui est en Égypte et j'ai entendu son cri devant les oppresseurs car je connais ses douleurs. Je suis descendu pour le délivrer de la main des Égyptiens et pour le faire monter de ce pays dans un pays bon et spacieux, dans un pays ruisselant de lait et de miel [...]. »
(Exode 3, 7-8)

Pour entrer dans la perspective suggérée par le récit, il est essentiel de faire comme le veut la tradition d'Israël : ne pas prononcer le mot Dieu. Cette habitude est interprétée comme un signe de respect parce qu'elle est d'abord l'outil nécessaire pour lutter contre l'idolâtrie. C'est une alerte qui signale que chaque fois qu'on emploie le nom de Dieu, d'une certaine façon, on met la main sur lui. Et alors on bascule dans l'idolâtrie parce qu'on se tourne vers notre « pré-conception » de Dieu au lieu de tendre l'oreille à sa Parole.

DIEU EXPRIME
SON PROJET DE
DESCENDRE DANS
LA SITUATION
MISÉRABLE DU
PEUPLE POUR LE
FAIRE MONTER DANS
UN PAYS IDYLLIQUE.

Cela étant, les paroles font de Dieu celui qui entend, est sensible à la souffrance du peuple et qui dit descendre pour que le peuple monte. Dieu exprime son projet de descendre dans la situation misérable du peuple pour le faire monter dans un pays idyllique, promesse de bonheur. Il s'agit clairement d'une promesse et d'un engagement de sa part.

Suit alors l'explication de ce que Moïse est appelé à faire pour mettre en œuvre cet engagement de Dieu auprès de son peuple. Lorsque Moïse demande à la voix qu'il entend, de lui fournir son nom, afin de présenter ce dieu au peuple, il lui est seulement donné comme réponse : « Dieu dit à Moïse "Je suis qui je suis" et il dit : "Tu diras ainsi aux fils d'Israël : Je suis m'a envoyé vers vous." » (Ex 3, 14)

Il est absolument nécessaire maintenant de faire référence à la grammaire hébraïque pour éviter une utilisation indue de l'expression « Je suis qui je suis ». Lorsque, pensant bien faire, Thomas d'Aquin l'articule à partir du latin

et du grec à la philosophie de l'être, il ne prend pas en compte l'hébreu. La conjugaison hébraïque ne possède pas de temps, mais des modes dont l'accompli (ce qui est achevé) et l'inaccompli (ce qui est en cours d'accomplissement). Ici, en l'occurrence, ce qui est traduit par un présent, pourrait l'être tout autant par un futur car le verbe est à l'inaccompli : « Je suis/je serai qui je serai. »

Loin d'être une coquetterie, l'attention à la langue montre que la voix ne dispense pas une philosophie de l'être à Moïse mais bien plutôt une philosophie de la promesse, de l'ouverture à l'avenir. Dieu est celui qui se présente comme l'avenir de son peuple, l'engagé avec son peuple pour le faire passer de sa misère actuelle au pays de la richesse.

DIEU EST CELUI
QUI SE PRÉSENTE
COMME L'AVENIR
DE SON PEUPLE,

Dieu est essentiellement celui qui est engagé avec l'homme pour le faire passer de sa situation d'esclavage et de malheur à une situation de liberté et de bonheur.

Ainsi, l'héritage de l'Alliance de Dieu avec Israël est déjà une découverte d'un dieu bien autre que celui des mythologies environnantes. Il est Dieu engagé aux côtés de son peuple, c'est-à-dire dans son histoire¹. Il est Dieu qui suscite par son engagement la confiance de son peuple, qui fait naître la foi d'Israël en son libérateur.

« Le Christ est mort pour nous »

La mort de Jésus le 7 avril 30² est suivie de l'expérience salutaire que ses disciples font de lui après sa disparition. Ils découvrent que leur vie est transformée par un lien nouveau avec Jésus au-delà de sa mort. Apparaissent alors, dans la crainte semble-t-il, de petites communautés de disciples du Nazaréen en Judée. Rapidement elles se multiplient dans l'empire romain à travers le

1. Pour une lecture suggestive de l'Ancien Testament : Alain Patin, *Se laisser étonner par l'Ancien Testament*, Éditions jésuites, 2023.

2. Cette date est l'objet d'un quasi-consensus des historiens même si d'autres hypothèses ne sont pas totalement écartées.

réseau de synagogues dont il est couvert. En effet, du fait de l'importante diaspora juive, toutes les grandes villes en possèdent au moins une.

C'est dans ce contexte que, deux décennies après l'événement de la Croix, saint Paul développe une théologie forte et surprenante au regard de ce que véhiculait la pensée religieuse du temps. Sa recherche est destinée à structurer la relecture des événements que sont le bref épisode de prédication de Jésus, sa mort ignominieuse et l'expérience qu'en font ses disciples³.

Paul, le rabbi à la vie bouleversée par le Christ alors qu'il combattait les Nazaréens comme étant une secte hérétique, utilise ses ressources théologiques pour interpréter ce qui s'est passé. Il est fondamentalement héritier de la tradition d'Israël et reprend donc le schéma fondamental apparu avec la découverte du Dieu libérateur du peuple. Environ vingt ans après les événements, utilisant un schéma sacrificiel, Paul éclaire l'événement Jésus comme action de Dieu qui s'engage :

« Alors qu'avec peine quelqu'un mourra pour un juste et que peut-être pour un homme de bien il se résoudrait à mourir ; l'amour de Dieu envers nous se constate en ce que, étant encore pécheurs, le Christ est mort pour nous. »
(*Romains 5, 7-8*)

Paul, l'homme de l'expérience de Jésus ressuscité, centre sa relecture sur la Croix. En effet, la genèse de l'*ekklesia* est la construction d'un groupe de disciples de Jésus affronté au scénario le pire qui soit. Jésus, qu'ils ont suivi, non seulement n'a pas réalisé la mission messianique – politique – espérée, mais n'est même pas mort en prophète – par exemple, lapidé – ce qu'il semblait être aussi. Sa mort a

PAUL, L'HOMME
DE L'EXPÉRIENCE
DE JÉSUS RESSUSCITÉ,
CENTRE SA RELECTURE
SUR LA CROIX.

3. Pour une lecture informée et synthétique de l'itinéraire de saint Paul : Daniel Marguerat, *Paul de Tarse. L'enfant terrible du christianisme*, Seuil, 2023.

été celle des maudits de Dieu. Pourtant ses disciples expérimentent qu'il est puissance de vie agissante au-delà de sa mort.

POUR PAUL, LA TENEUR
DE L'ÉVÉNEMENT JÉSUS
EST DANS LE CŒUR
DE LA DIFFICULTÉ À
RELIRE L'ITINÉRAIRE
DE L'HOMME, SA MORT
DE MAUDIT.

Pour Paul, la teneur de l'événement Jésus est dans le cœur de la difficulté à relire l'itinéraire de l'homme, sa mort de maudit. Il l'interprète comme une « mort pour nous », c'est-à-dire un engagement vis-à-vis des humains. Elle concerne absolument tous les humains,

membres du peuple de l'Alliance et des nations, les justes et les pécheurs⁴. Bien plus, elle dévoile la situation réelle de l'humanité dans son ensemble : un état misérable qui lui interdit de s'en sortir sans l'engagement de Dieu.

Cet engagement passe par le don de Dieu : « [...] là où abondait le péché, a surabondé la grâce. » (Rm 5, 20) Contrairement à ce qu'une certaine théologie en a fait, cette affirmation n'est pas destinée à enfoncer l'homme dans son péché pour mieux l'en tirer. Elle indique que Dieu s'engage librement et gratuitement auprès de tous les humains, en Jésus de Nazareth reconnu comme Christ, comme celui qui « éclaire », « conduit », « transforme » l'humanité, à l'instar de ce qu'expérimentent les disciples. Ce gage de Dieu donné en Jésus de Nazareth fait naître chez ceux qu'elle transfigure la foi qui les fait reconnaître en lui le Christ et les entraîne à sa suite.

« Le *Logos* devint chair et habita parmi nous »

Environ un demi-siècle après les lettres de saint Paul, est finalisé l'évangile selon saint Jean. Trois générations après l'événement Jésus, des disciples déploient une pensée originale dans un langage à tonalité mystique. Ils expriment ce qu'ils comprennent de Dieu à partir de l'expérience qu'ils en font à la suite de Jésus. Après l'étape qui a consisté à digérer ce que Jésus a fait

4. La portée universelle du « mort pour nous » est la problématique de l'*Épître aux Romains*, le « nous » se découvrant alors dans le besoin d'être justifié.

découvrir de Dieu, la réflexion repart sur son identité. Qui est vraiment cet homme Jésus, le Christ, pour qu'il ait la puissance de retourner notre vie de misère en vie de plénitude⁵ ?

Le temps ayant mûri la réflexion, les formules utilisées à propos de Jésus soulignent son lien unique avec Dieu. Dans son Prologue, le texte de cet évangile parle de Jésus, l'homme bien concret, comme du plus intime à Dieu qui soit, son *Logos* :

« Au commencement était le *Logos*, et le *Logos* était auprès de Dieu, et Dieu était le *Logos*. Celui-ci était au commencement auprès de Dieu. Toutes choses furent faites par lui, et rien sans lui n'a été fait. En lui était la Vie et la Vie était la lumière des hommes. » (*Jean 1, 1-4*)

Gardons *Logos*, le plus souvent rendu par « Verbe » ou « Parole », pour signaler l'infirmité des traductions. Dès les premiers temps de l'Église, le terme a résonné pour les Pères de l'Église avec la pensée grecque. En théologie, il a alors été phagocyté par les termes de raison, d'intellect... qui occultent l'enracinement hébraïque. Or ce dernier fait entrer *Logos* en résonance avec avec l'hébreu *Torah* – la « Loi » –, ou *davar* – la « parole » –, qui incluent des tonalités concrètes. La parole est aussi le roc sur lequel s'appuyer, l'action qui fait vivre...

Le Prologue poursuit en affirmant que Jésus, l'homme de Nazareth, est ce *Logos* : « Le *Logos* devint chair et habita parmi nous – nous avons contemplé sa gloire, gloire de fils unique [venu] du Père – plein de grâce et de vérité. » (*Jn 1, 14*) Par cette affirmation, l'évangile met en tension Dieu et le monde en les réunissant d'une façon singulière. Un pas supplémentaire immense est ainsi réalisé depuis le temps où la voix divine jaillissait du buisson ardent. Avec ce texte, on passe de la voix qui porte le *Logos* à l'homme qui le donne à voir.

5. Pour comprendre l'enjeu de ce texte : Yves-Marie Blanchard, *Qu'est-ce que la vérité ? Une lecture de l'évangile selon saint Jean*, Cerf, 2021.

Cette affirmation que Jésus donne à voir le *Logos*, qui vient de Dieu, *Logos* qui est roc, qui est vie, action... dit l'engagement de Dieu au cœur de son peuple, élargi à tous les humains parce que Dieu est le Dieu de l'Alliance et des nations. Le Prologue annonce ainsi que le texte de l'*Évangile selon saint Jean* est le déploiement de cette affirmation par le récit des paroles, des signes et de la passion de Jésus. Jésus est, par toute son existence, Dieu engagé au cœur du monde, qui renouvelle l'Alliance entre Dieu et son peuple, étendue à l'humanité.

JÉSUS EST, PAR
TOUTE SON EXISTENCE,
DIEU ENGAGÉ AU CŒUR DU
MONDE, QUI RENOUVELLE
L'ALLIANCE ENTRE DIEU
ET SON PEUPLE, ÉTENDUE
À L'HUMANITÉ.

Ce texte évangélique qui met en relief ce qui est appelé l'incarnation en théologie consiste en une méditation sur ce que l'événement Jésus concrétise de l'engagement gratuit et libre de Dieu avec les humains. Pour en saisir la portée, il faut saisir que l'incarnation ne

désigne pas la naissance de Jésus, mais sa vie dans ses actions concrètes mêmes, dans sa passion et son relèvement d'entre les morts. Tel est le *Logos*, la Vie, venu de Dieu. La Vie, *zôè*, dont il est question, est la vie en tant que puissance de vie et pas simplement la vie, *bios*, du vivant, destinée à la corruption⁶. C'est la Vie qui suscite la confiance, la foi en Dieu, roc sur lequel l'homme prend appui pour s'engager vis-à-vis de lui.

À l'opposé du dieu des philosophes, Celui sur qui on ne peut mettre la main est Dieu-qui-se-donne-aux-humains, individuellement et collectivement. L'« auto-donation » de Dieu est accueillie dans une Alliance par des tribus qui, ainsi, sont créées peuple d'Israël. Cette histoire mûrit avec l'avènement

6. Pour approfondir le passage de *bios* à *zôè* : François Jullien, *Ressources du christianisme*, L'Herne, 2018.

de Jésus, découvert Christ et Fils [venu] de Dieu, grâce à son relèvement d'entre les morts. Il est Dieu engagé au milieu des humains dont les disciples sont créés peuple christique, messianique, chargé d'inscrire cet engagement dans l'histoire grâce à son Esprit qui leur est dispensé. Ainsi notre engagement, notre auto-donation est la réponse, fondée sur la foi suscitée en nous, à l'auto-donation de Dieu, qui n'est autre que son identité trinitaire en acte dans notre monde. ■

Un livre, un auteur

JOACHIM BOUFLET,
IMPOSTURES MYSTIQUES
CERF, 2023, 392 PAGES

Bernard Michollet



L'habit ne fait pas le moine... ni la moniale ! Et par les temps qui courent, ni l'évêque, ni le prêtre. Tenons-nous-le pour dit.

C'est à débusquer la réalité des expériences spirituelles derrière les apparences pieuses extraordinaires que s'est attelé Joachim Bouflet durant toute sa vie. Comme historien et analyste des phénomènes mystiques, il a travaillé au Vatican sur des centaines de dossiers. Il ajoute aujourd'hui à son importante bibliographie¹ un livre bienvenu

pour aider tous ceux que laissent interrogatifs les prétendant(e)s à une relation hors norme avec Dieu, le Christ ou la Vierge Marie.

Dans une première partie, l'auteur sonde l'histoire de l'Église encombrée par un nombre incalculable de prétendues expériences mystiques. En rapportant des anecdotes, parfois hilarantes, il montre combien il est difficile de repérer

1. Sur la vingtaine d'ouvrages publiés, outre les trois tomes de l'*Encyclopédie des phénomènes extraordinaires dans la vie mystique* (1992-2003), notons les très remarquables *Medjugorje ou la fabrication du surnaturel*, Salvator, 1999 et *Fausseurs de Dieu : Enquête*, Presses de la Renaissance, 2000.

ce qui est authentique au milieu des simulations et des fraudes, le dernier cas célèbre posant question étant celui de Marthe Robin.

Le corps du livre est composé de vingt notices de faux mystiques, une sélection des plus fameux du XX^e siècle. C'est une mine d'informations, pour soi et pour tous ceux que nous croisons, qui se laissent embarquer par les Maria Valtorta qui racontent le long fleuve de la vie de Jésus ou les Vicka (Medjugorje) aux apparitions à répétition et ses mentors franciscains.

L'auteur déroule ces monographies pour dégager dans sa conclusion quelques critères de discernement sûrs et utiles afin de ne pas se laisser « gruger ». Les traits caractéristiques des « fraudeurs mystiques » sont « le mensonge », « la désobéissance » à l'autorité compétente et légitime de l'Église, la « falsification de phénomènes extraordinaires », « l'enrichissement personnel » et « l'emprise psychologique » qui peut déboucher sur « un véritable esclavage sexuel »². Nous sommes en pleine actualité.

Finalement un livre plein d'optimisme ! Il apporte de l'eau au moulin de saint Jean de la Croix qui affirme que « qui demanderait soit une vision, soit une révélation, non seulement commettrait une absurdité, mais ferait injure à Dieu, parce qu'il cesserait de fixer les yeux sur le Christ [...]. Dieu pourrait lui répondre : "Puisque je t'ai dit toutes choses dans ma Parole, qui est mon Fils, [...]. Fixe les yeux sur lui seul, car j'ai tout renfermé en lui : en lui, j'ai tout dit et tout révélé." » (*La Montée du Carmel* II, 22, 5) ■

2. *Impostures mystiques*, « Conclusion », p. 383-386.

Résonances

C'EST L'AMOUR QUI FAIT LES MISSIONNAIRES

Dominique Fontaine

Madeleine Delbrêl peut nous aider encore aujourd'hui à découvrir le trésor spirituel que porte la Mission de France, depuis les débuts, lorsqu'elle est venue au séminaire de Lisieux et a dialogué avec le Père Augros. En 1943, l'année où est sorti le livre d'Henri Godin et Yvan Daniel, *La France pays de mission ?*, qui a inspiré beaucoup de prêtres et de laïcs autour de la Mission de France des débuts, elle écrivait *Missionnaires sans bateau*¹. Ce livre, découvert après sa mort, a inspiré d'autres générations, surtout à partir des années 1990 où l'évêque de Créteil a souhaité une présence de la Mission de France à Ivry-sur-Seine.

Ces extraits rejoignent l'importance que nous donnons à la lecture biblique comme parole vivante, ils disent l'importance d'un témoignage d'amour fraternel sans prosélytisme, ils évoquent les deux autres témoins spirituels que nous avons retenus dans le Manifeste de la Communauté Mission de France en 2002 : Thérèse de Lisieux et Charles de Foucauld.

LA PAROLE DE DIEU
ON NE L'EMPORTE PAS
AU BOUT DU MONDE,
DANS UNE MALLETTE :
ON LA PORTE EN SOI,
ON L'EMPORTE EN SOI.

Témoins²

La Parole de Dieu on ne l'emporte pas au bout du monde, dans une valise : on la porte en soi, on l'emporte en soi. On ne la met pas dans un coin de soi-même, dans sa mémoire, comme sur une étagère

d'armoire où on l'aurait rangée. On la laisse aller jusqu'au fond de soi, jusqu'à ce gond où pivote tout nous-même. On ne peut pas être missionnaire sans

1. Madeleine Delbrêl, *Missionnaires sans bateau*. *Les racines de la mission*, Parole et Silence, 2000.

2. Madeleine Delbrêl, *op. cit.*, p. 64-66.

avoir fait en soi cet accueil franc, large, cordial, à la Parole de Dieu, à l'Évangile. Cette Parole, sa tendance vivante, elle est de se faire chair, de se faire chair en nous.

Et quand nous sommes ainsi habités par elle, nous devenons aptes à être missionnaires.

Mais ne nous méprenons pas. Sachons qu'il est très onéreux de recevoir en soi le message intact. C'est pourquoi tant d'entre nous le retouchent, le mutilent, l'atténuent.

On éprouve le besoin de le mettre à la mode du jour comme si Dieu n'était pas à la mode de tous les jours, comme si on retouchait Dieu.

Si le Missionnaire-Prêtre est le porte-parole de la Parole de Dieu, nous missionnaires sans sacerdoce nous en sommes une sorte de sacrement.

Une fois que nous avons connu la Parole de Dieu, nous n'avons pas le droit de ne pas la recevoir ; une fois que nous l'avons reçue, nous n'avons pas le droit de ne pas la laisser s'incarner en nous ; une fois qu'elle s'est incarnée en nous, nous n'avons pas le droit de la garder pour nous ; nous appartenons dès lors à ceux qui l'attendent.

Le temps des martyrs passe et revient, mais le temps des *témoins* dure sans cesse et *témoins* veut dire *martyrs*.

Cette incarnation de la Parole de Dieu en nous, cette docilité à nous laisser modeler par elle, c'est ce que nous appelons le témoignage.

Si notre témoignage est souvent si médiocre, c'est que nous ne réalisons pas que pour être témoin il faut le même héroïsme que pour être martyr.

Pour prendre la Parole de Dieu au sérieux, il faut en nous toute la force du Saint-Esprit.

« Vivre aujourd'hui comme si je devais ce soir mourir martyr » écrivait le P. de Foucauld.

POUR PRENDRE LA PAROLE
DE DIEU AU SÉRIEUX, IL
FAUT EN NOUS TOUTE LA
FORCE DU SAINT-ESPRIT.

« Commencer cette heure en sachant qu'il va falloir être martyr, être témoin » pourrions-nous dire au début de chaque heure de nos journées, parce qu'il n'y a pas d'heure où nous ayons le droit de laisser la Parole de Dieu dormir en nous. Et cela implique une ferveur de tout nous-même en face de la grâce de chaque instant, une attente éperdue de cette force sans laquelle nous serons des renégats. [...]

Ayons cette foi et cette simplicité. Laissons-nous habiter de plus en plus par la Parole et, habitant à notre tour parmi nos frères, croyons que cette proximité les rapprochera de leur Dieu.

Des gens qui aiment³

« ... comme moi je vous ai aimés. »

Ça, ce n'est pas un conseil, ce n'est pas à choisir.

Depuis deux mille ans que nous essayons d'obéir à Jésus-Christ, nous avons fait un tel catalogue de vertus que nous ne savons plus bien distinguer l'essentiel et l'accidentel.

Pauvreté, justice, honnêteté, obéissance... et tout le reste. Oui, bien sûr, « mais tout cela ne sert de rien si vous n'avez pas la charité ». [...]

Dieu n'a pas dit : « Tu croiras », mais « Tu aimeras ». [...]

Dieu n'a pas dit : « Toi Jean, toi Pierre, toi Madeleine, tu aimeras parce que tu es quelqu'un d'exceptionnel et que ton amour me fera un plaisir particulier. »

Dieu a dit au monde entier : « Le premier et le plus grand commandement est celui-ci : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu. »

C'est à tout le monde, c'est à tous les gens que cela a été dit.

Et c'est de l'avoir compris qui a fait les missionnaires.

Comprendre qu'on doit aimer Dieu, même comme un fou, cela peut faire des gens vertueux.

Mais comprendre que Dieu a envie de tout cet amour, de l'amour de tous les hommes qui sont nés, qui naissent ou qui naîtront : c'est cela qui fait les missionnaires.

3. *Ibid.*, p. 66-72.

« L'amour n'est pas aimé » crient les missionnaires de tous les temps et de tous les genres. [...]

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, patronne des missionnaires, a dit : « Dans le cœur de l'Église, ma Mère, je serai l'amour. » Et elle explique d'une façon lyrique, et que nous qualifierions volontiers de romantique, comment on peut, dans l'Église, produire de l'amour.

Cette page lue et relue par ceux qui aiment sainte Thérèse comme par ceux qui ne l'aiment guère, n'est pas en réalité prise au sérieux dans toute sa vérité profonde. Ce qu'elle a voulu nous dire, ce qu'elle a vécu, ce qui donne à sa vie de si étourdissantes conséquences, c'est qu'aimer produit dans l'Église de l'amour. C'est que, dans l'unité infrangible de l'Église, ceux qui aiment déversent selon la mesure de leur amour, de la charité pour ainsi dire à l'état pur. La charité est dans l'Église ce que le sang est à notre cœur. « J'ai compris qu'elle avait un cœur » nous dit encore sainte Thérèse. Aimer c'est être le cœur de l'Église, c'est envoyer du sang jusqu'au plus lointain, jusqu'au plus anémié de ses membres. Mais ne nous y trompons pas. Cette leçon d'amour n'est pas une leçon à l'eau de rose, même quand elle est donnée par la sainte des roses.

AIMER PRODUIT
DANS L'ÉGLISE
DE L'AMOUR.

Aimer ce n'est pas vibrer ou faire du sentiment : cela on nous l'a déjà fait comprendre. Mais aimer ce n'est pas non plus seulement faire son devoir : et cela nous le savons moins. [...]

En amour, il y a toute une gamme d'intensité et cette intensité se mesure à notre joie.

Mais, cet amour n'appartient qu'à des êtres libres, à des êtres qui se sont libérés d'eux-mêmes, qui une bonne fois sont sortis d'eux-mêmes.

On n'aime pas tant qu'on reste caserné en soi.

Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus s'appelle aussi de la Sainte-Face.

Et ce n'est pas un hasard chez cette missionnaire.

C'est que, en effet, la Ste-Face de Jésus-Christ est la souveraine maîtresse de la sortie de soi.

Au missionnaire, à cet homme replié sur son propre fond, Dieu demande cette essentielle conversion de se quitter, de se détourner de son propre fond. L'amour est à ce prix.

Saint François d'Assise a commencé d'aimer pour de bon le jour où pendu au cou pourri d'un lépreux, il a embrassé avec ses lèvres de chair ce dont au monde il avait le plus horreur.

Hors de la croix il n'y a pas d'amour possible et c'est parce que Dieu veut que nous l'aimions qu'il nous donne le droit de souffrir.

Que les missionnaires aient été appelés à l'une ou l'autre de ces deux routes ils sont tous appelés à la croix, que Dieu la leur donne ou qu'ils la prennent.

Il n'y a pas de petites ou de grandes croix : il y a la croix tout court, dont nous avons à recevoir, ce matin, ce soir, demain, après-demain, un morceau, petit ou gros.

C'est la croix qui, cachée dans un coup de téléphone nous empêche de le donner, la croix cachée dans notre stylo qui retarde notre correspondance, la croix qui cachée dans le travail nous fait craindre le lundi ; la croix qui, cachée dans la vie, nous fait nous ennuyer, la croix découverte dans la mort qui nous fait pleurer.

« Adore tout ce que tu as brûlé » crient tous les saints au-dessus de tous les baptêmes, si tu veux être libre pour l'amour.

Et cet amour que Dieu nous demande de lui donner aussi large en nous que le sang de nos veines, il est le plus clair de notre travail missionnaire.

CET AMOUR QUE DIEU
NOUS DEMANDE DE LUI
DONNER AUSSI LARGE
EN NOUS QUE LE SANG
DE NOS VEINES,
IL EST LE PLUS CLAIR
DE NOTRE TRAVAIL
MISSIONNAIRE.

Car par notre propre tâche, nous œuvrons sur des âmes dont la grâce, en définitive, décidera. Mais par l'amour, nous agissons un acte universel et indispensable à l'Église.

Car, nous dit toujours sainte Thérèse, « c'est l'amour qui fait les missionnaires » et c'est encore l'amour qui fait les convertis. ■

Bulletin d'abonnement ou de réabonnement

à renvoyer à :

MISSION DE FRANCE / LETTRE AUX COMMUNAUTÉS – BP 101 – 94171 LE PERREUX-SUR-MARNE CEDEX

Nom

Prénom Année de naissance

Adresse

.....

.....

Code postal Ville

E-mail

Téléphone

Abonnement * Réabonnement *

* Mettez une croix dans les cases correspondantes

• Lettre aux Communautés ordinaire : 45 € de soutien : 50 €

• Offre pour les moins de 35 ans non abonnés 20 €

Je fais un don de :

..... €

Joindre au bulletin votre chèque, libellé à l'ordre de « MDF - Lettre aux Communautés ».

Le chèque de don doit être séparé de celui correspondant au réabonnement. Faire deux chèques séparés.

Ci-joint un chèque de : €

Legs : Le don de la vie... en héritage

La Mission de France est habilitée à recevoir des dons, donations, legs et assurances vie.

Pour que continue la présence d'Église qu'assure la Communauté Mission de France dans le monde d'aujourd'hui, vous pouvez léguer

tout ou partie de vos biens, étant respectés les droits des héritiers réservataires.

Association diocésaine, la Mission de France est exonérée de tous droits de mutation, que ce soit au titre d'une succession ou d'une donation.

N'hésitez pas à contacter l'économe de la Communauté
Mission de France : M. Luc Feillée au 01 43 24 79 58

LETTRE AUX COMMUNAUTÉS

Communauté Mission de France

BP 101 - 3, rue de la Pointe - 94171 Le Perreux-sur-Marne Cedex

Tél: 01 43 24 95 95 **Fax:** 01 43 24 79 55 **Courriel:** secretariat@missiondefrance.fr

Site: www.missiondefrance.fr

Directeur gérant: Henri VÉDRINE **Responsable:** Nicolas RENARD

Comité de rédaction: Henri VÉDRINE, Nicolas RENARD, Bénédicte DU CHAFFAUT, Bernard MICHOLLET, Guy PASQUIER, Gersende de VILLENEUVE, Christophe ROUCOU, Christian PIAN

Relecture: Marie FEILLÉE, Bernard MICHOLLET

Abonnements: Secrétariat Mission de France **Photos:** Communauté Mission de France

Réalisation: Sylvain SISMONDI - Agence Com&Sens - 30, boulevard du Roi - 78000 Versailles
- www.cometsens.net

Secrétaire de rédaction: Sylvain SISMONDI **Conception graphique:** Mathilda OUDIZ (Agence Kaolin)

Mise en page: Sophie GAVOUYÈRE **Correction:** Matthieu GOURRIN

Impression: Fidesprint - Dépôt légal n° 469 / N° commission paritaire: 1126 G 85660

Un engagement, c'est une fondation solide sur laquelle je peux m'appuyer pour grandir, en plongeant dans la profondeur de la vie.

Antoine Desdouits



Communauté Mission de France
BP 101 - 94171 Le Perreux-sur-Marne Cedex
Tel : 01 43 24 95 95 - Fax : 01 43 24 79 55
secretariat@missiondefrance.fr - missiondefrance.fr

